This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DD
315
.D33

Delacroix, Jacques Vincent

LE SPECTATEUR EN PRUSSE,

PAR

M. DE LA CROIX.

A PARIS,

Chez les LIBRAIRES associés,

MDCCLXVII.

Avec Permission.

D.D
315
.D33

DISCOURS

PRELIMINAIRE.

J'Ai compoſé cet ouvrage ſur les Mémoires d'un homme qui a écrit pour faire diverſion à ſes peines. Si le ton qui y règne paroit trop plaintif, c'eſt celui du malheureux, digne par-là de quelque indulgence, quand il intéreſſeroit moins à d'autres égards. Dans un tems où les hommes ne goutent plus de vrais plaiſirs, où ils ne ſont occupés qu'à cacher ſous les appa-

rences d'une ame ſe joie l'ennui qui les conſume, celui qui emploie ſes momens à leur faire éprouver quelques ſenſations, qui les arrachent de l'état léthargique où ils ſont plongés, ne devroit pas être regardé par eux comme un Être inutile. Si ce tems, où tous les cœurs s'enflammoient au mot de gloire n'avoit pas disparu; ſi la voix de la Nature ſe faiſoit encore entendre; ſi la débauche n'eut pas profané de ſon ſouffle impur le ſentiment le plus ſublime, jamais je n'aurois pris la plume. L'homme

vertueux n'a pa beſoin de livres. Le guide qui le conduit eſt bien plus ſûr. Quels conſeils eut pû donner un Orateur aux généreux *Romains*, qui ſe dévouoient à la mort pour le ſalut de la Republique? Eſt-il néceſſaire de parler de l'amour de la Patrie à des hommes qui ne craignent pas de mourir pour elle? C'eſt la dépravation des mœurs qui a amené les Ecrivains. Les Philoſophes ont fait des efforts pour épurer leur ſiécle. PLATON a écrit dans le tems où les *Athéniens* ne s'occupoient plus

que de leurs plaiſirs, où la juſtice & l'honneur n'étoient plus reſpectés parmi eux, où le Sage bûvoit la ciguë: CICERON compoſoit ſes Ouvrages dans la décadence de ſa République. Helas! ces grands Hommes ont éclairé l'humanité; mais ils n'ont pû lui rendre ſa vertu.

On trouvera, dans ces Mémoires, des ſituations étrangeres au ſujet: j'ai ſenti qu'en raſſemblant toutes les connoiſſances éparſes çà & là ſur la *Pruſſe*, je ne pouvois offrir qu'une terre ſéche & aride.

J'ai fait mes efforts pour en rendre la vuë agréable en y jettant quelques fleurs, afin que celui qui voyage dans le chemin des Sciences puiſſe détourner & arrêter ſes yeux avec plaiſir ſur cette petite Contrée.

Je n'ai point ſacrifié la vérité à l'ornement, & encore moins à une baſſe flatterie. J'ai loué le Prince qui gouverne le Païs dont je parle, parce que la valeur, la bonté, la juſtice réunies dans un Roi, méritent l'homage de tous les hommes. C'eſt peut-être à ce fil que

tient tout le bien qui ſe fait ſur la Terre.

Les obſervations que j'ai eu occaſion de faire ſur le caractere des habitans, ſur leurs mœurs, &c. ne ſont point hazardées. J'ai vu par des yeux que le préjugé n'a point obſcurcis. Je n'ai écrit qu'après avoir raſſemblé tout ce qui peut conduire à la certitude. Si je me ſuis trompé, c'eſt qu'il eſt bien difficile à l'homme d'échaper à l'erreur.

LE

SPECTATEUR

EN

PRUSSE.

J'Entreprens de faire connoître un Peuple qui, depuis quelques années, fixe ſur lui les regards de l'*Europe*, & dont le Prince, terrible dans la Guerre, eſt plus grand encore au ſein de la Paix. Si l'art n'embellit pas le tableau, que j'oſe expoſer aux yeux du public, la vérité du moins guidera mon pinceau.

J'ai fait la triſte expérience que le zèle pour ſa Patrie ne met pas toujours

celui qui en eſt animé à couvert du malheur de la quitter pour chercher dans une terre étrangere l'honnête exiſtence qui lui étoit duë. Après avoir conſacré mes plus tendres années dans ces Emplois, dont l'honneur fait oublier le danger, j'ai été obligé de m'arracher de ſon ſein: hélas! ce ne fut pas ſans amertume! ô! jour, jour affreux! tu te couvris pour moi du nuage le plus épais... mais je ne veux point étendre ſur ce faible ouvrage le voile de la triſteſſe; je ne me ſuis point propoſé de faire verſer des larmes aux hommes; je ne veux pas non plus les attendrir ſur mon ſort; je n'ai éprouvé que trop longtems leur inſenſibilité, j'ai vû leur cœur ſe roidir contre mes plaintes, & ſe fermer avec dureté à l'approche du malheureux. Je me propoſe ſeulement de communiquer quelques lumieres ſur un païs que j'ai arroſé de mes larmes, que j'ai parcouru, en gemiſſant, où j'ai reſſenti les

cruelles atteintes du déſeſpoir, où j'ai vû la victime infortunée que le Ciel a aſſociée à mon ſort, faible & mourante, ouvrir des yeux presqu'éteints, & les fixer ſur ſon époux déſeſperé, où j'ai vû .... helas! l'homme ne peut donc ſe dérober à la fatalité de ſon deſtin; dans le calme le plus doux, dans le ſein de la paix, il doit craindre à chaque inſtant d'être porté ſur une mer orageuſe, & d'être briſé par le déſeſpoir! hélas! l'aurois-je jamais crû! dans ce tems où, aſſocié à un corps qui pouvoit ſe livrer à l'heureux enthouſiasme de l'honneur & de la gloire, je m'applaudiſſois de me trouver parmi des hommes dévoués à la Patrie, dans ce tems où l'inquiétude, ni la crainte n'approchoient de mon cœur, où mes jours étoient tous beaux & ſereins, aurois-je pû penſer que tous les maux enſemble viendroient fondre ſur moi, que mon ame ſeroit accablée ſous leur

funeſte poids? ah! je n'oſe me livrer à mes réflexions, elles me jetteroient dans une incertitude qui détruiroit l'unique eſpoir qui reſte aux malheureux! helas! c'eſt ce ſeul eſpoir qui perpétuë mes peines; ſans lui, oui ſans lui, je ne gémirois plus, il y a longtems, ſur cette terre qui n'offre à mes yeux que des ronces qui me déchirent.

Je ne m'étendrai point ſur tous les évènemens disgracieux qui ont précedé mon voyage; je ne dirai point avec quelle fureur j'ai vû le fruit de mes peines, de mon induſtrie, de mon zèle diſparoitre, & emporter toutes mes eſpérances. Celui qui, ſans fortune, ſans recommandation, vá chez un peuple qu'il ne connoit point, & dont il a à redouter le mépris ou la haine, eſt ſans doute dans une ſituation bien déplorable. Il n'y a que le déſeſpoir qui puiſſe lui inſpirer une réſolution auſſi violente, & conduire ſes pas mal aſſurés.

Perſonne n'ignore que le Roi de *Pruſſe*, voulant affermer ſes revenus, ne crut pas pouvoir trouver des hommes plus intelligens, & plus verſés dans cet art ſi funeſte au peuple, que parmi les *François*. Ceux qui s'étoient offerts n'ayant pû remplir leurs engagemens, le Prince ſe détermina à mettre ſes Etats en Régie. Un Particulier, las de vivre dans l'obſcurité, préféra, à l'heureuſe tranquillité dont il jouiſſoit dans ſa Patrie, les ſoins, les agitations que traînent après eux les Emplois importans. Il offrit ſes ſervices à S. M. *Pr.*, qui les accepta, & crut découvrir en lui un zèle & une fidélité à toute épreuve.

L'honneur, le ſeul bien qui me reſte, ne me permet pas de peindre cet homme inique, qui a accumulé ſur ma tête de nouveaux malheurs. Je dirai ſeulement que, ſéduit par les eſpérances dont il m'abuſa, je partis pour la *Pruſſe* moi,

& la triſte compagne de mes infortunes.

Comme je ne veux point être long, mais utile, je ne m'amuſerai pas à décrire toutes les Villes que j'ai traverſées, & que tout le monde connoit. J'ai tâché d'arrêter des yeux philoſophiques ſur le Peuple que j'ai vû; j'ai étudié ſon genie, ſes moeurs, ſes inclinations, le pays qu'il habite, & le caractere des Princes qui le gouvernent. Voilà les ſeuls objets qui intéreſſent les hommes; ce ſeront auſſi les ſeuls dont je leur parlerai. Je laiſſe à ces eſprits légers & contens le ſoin de peindre ces ſcènes agréables, ces tableaux riants & burlesques, après leſquels court l'homme du monde, & que le ſage mépriſe.

En ſortant de *Metz*, je paſſai à *Saarbruk*. J'augurai favorablement des Peuples de l'*Allemagne* ſur les manières ſimples & honnêtes des habitans de cette petite Ville. Je la quittai pour traver-

ſer une partie du *Palatinat*, pays auſſi charmant que fertile, dont je ne vis point le Prince, qui eſt un des plus puiſſans de l'*Empire*, & en état de mettre plus de vingt mille hommes ſur pied. Il me parut que ſes Peuples ſe reſſentoient encore du ravage & de la déſolation que les *François* porterent chez eux ſous un Prince intrépide, mais qui, dans l'ardeur de ſon courage, oublioit quelquefois qu'il combattoit contre des hommes.

Je pourſuivis, & las de ne marcher que ſur des routes ſabloneuſes, & mal entretenues, je m'embarquai à *Mayence* ſur le *Rhin* pour me rendre à *Francfort*. En paſſant ſur ce fleuve, j'admirai avec quelle majeſté il roule ſes eaux azurées; ſon lit me parut ſpacieux quatre fois plus que celui de la *Seine*, & ſon cours beaucoup plus tranquille que celui du *Rhône*.

J'arrivai à *Francfort*; cette Ville qui

eſt libre, & ſous la protection de l'Empereur, eſt célèbre par ſes foires, qui y amènent de toutes parts un grand nombre de Marchands: dans ces tems où l'intérêt concilie tous les hommes, il ſemble que l'humeur tranquille & poſée des *Allemands* devienne plus active; dans ce moment de fermentation, on découvre la ruſe, & la ſagacité du Commerçant. Toutes les richeſſes de la haute *Allemagne* ſont verſées dans le ſein de *Francfort*, où le fils de l'Empereur prend le titre faſtueux de Roi des *Romains*. Il eſt étonnant que cette Ville riche ſoit auſſi mal fortifiée. Dans la derniere guerre elle fut pluſieurs fois ſur le point d'en reſſentir les atteintes: ce fut près d'elle que Mr. le Maréchal remporta, ſur le Prince *Ferdinand de Brunswick*, la fameuſe bataille de *Bergen*, dont le ſouvenir doit être cher à ſes habitans. J'avouë que je répandis des larmes bien douces, en voyant le champ

champ de la victoire des *François*. Je me rappellai avec plaisir que le Héros qui les commandoit, défit avec vingt-quatre mille hommes une Armée composée de cinquante mille. Un Officier réformé avec lequel j'étois, en parlant de cette glorieuse journée, dans le noble enthousiasme que lui inspiroit la valeur du Général sous les ordres duquel il avoit cueilli les lauriers de la Victoire, me recita avec feu ces quatre Vers :

Il se montre partout, partout il est vainqueur,
Et suivi du François, *attiré par l'honneur,*
De même que l'éclair, il annonce la foudre,
Dès qu'il paroît il tonne, & tout est mis en poudre.

En continuant ma route, l'affreux tableau de la guerre s'offrit à mes yeux;

je vis de triſtes veſtiges que les flammes avoient épargnés, des forets presque réduites en cendres, des maiſons découvertes, & à moitié brûlées, des bourgs entiers détruits, & de malheureux habitans qui arroſoient de leurs larmes la terre humectée auparavant du ſang des hommes. La partie de la *Weſtphalie* que je traverſai, & qui avoit été le théatre de la guerre, ne me préſenta, pendant l'eſpace de trente lieues, que des objets déplorables, que de petites Villes où la miſére avoit répandu la triſteſſe & le deuil; les campagnes me parurent néanmoins aſſez bien cultivées, & je crus m'appercevoir que le terroir en étoit fertile. Je brûlois d'impatience de quitter ce pays, qui ſembloit nourrir ma mélancholie, & dont la vue portoit dans mon ame les plus ſombres idées. Je faiſois de triſtes réflexions ſur les funeſtes effets de la guerre, ſur la dépopulation qui devient

tous les jours plus ſenſible. Heureux les hommes, ſi ce ſpectacle déſolant les guériſſoit de la fureur d'accélerer leur deſtruction totale pour des terres qui ne ſeront plus que de vaſtes déſerts, habités par des bêtes ſauvages!

Enfin je touchois à une contrée plus riante, quoiqu'elle eût éprouvé presque d'auſſi grands déſaſtres. De belles routes bien percées, & entretenues avec ſoin; à l'embelliſſement desquelles il ne manqueroit que d'être bordées d'arbres comme celles de *France*, me conduiſirent dans pluſieurs Villes de la *Saxe* dont j'admirai la beauté, entr' autres celle de *Gotha*; l'extérieur ſimple & propre de leurs maiſons, la netteté de leurs ruës, en rendent le ſéjour agréable; le peuple m'en parut ſouple, & intéreſſé. J'eus le déſagrément de ſentir que les *François* y ſont déteſtés; les habitans ſçavent néanmoins diſſimuler la haine qu'ils ont pour eux, quand

ils se flattent de beaucoup gagner, & malheureusement je ne leur donnois pas cette espérance.

Une plaine immense, que le printems avoit émaillée de ses fleurs, charma pendant quelques instans l'ennui de mon voyage. Il ne manquoit à mon coeur, pour jouïr de ce spectacle ravissant, que l'assurance de voir bien tôt la fidèle compagne de mes pas gouter le repos que je ne cessois de lui promettre? Comment le Ciel, témoin des larmes dont cette tendre épouse arrosoit continuellement mon sein, n'a-t-il jamais été attendri de ses gemissemens, & touché de ses justes plaintes!

La Ville de *Leipzig* sembloit s'élever du milieu de cette plaine, & commander à différens hameaux épars aux environs. J'en trouvai le bâtimens grands & nobles, les ruës spacieuses & bien pavées; les habitans y sont rares, elle ne paroit peuplée que dans le tems de ses

deux fameuſes foires, qui y amênent des Marchands de toutes les Nations. Beaucoup d' *Italiens* & de *Juifs* y ont fixé leur ſéjour, & y font le plus grand commerce. On peut juger de ſa richeſſe par les contributions immenſes que le Roi de *Pruſſe* y a levées; il a puiſé dans ſon ſein les moyens de ſubvenir aux fraix de ſes dernières campagnes. Les habitans chériſſent néanmoins ce Prince, auquel la Réligion ſemble les attacher par des liens que l'intérêt même ne peut rompre. Ils ont vû pluſieurs fois ce Roi vainqueur partager leur eſprit entre la crainte & l'admiration; ils l'ont vû, conduit par la fureur & la vengeance, à la tête d'une Armée triomphante, précedé par l'effroi & la conſternation, porter le fer & le feu dans la capitale de l'Electorat, jetter l' épouvante jusques dans le palais d'un Prince, qui na pû ſurvivre à ſa douleur.

Je ſuſpendrai ici le fil de ma narration pour mettre la vérité dans ſon jour.

Le commun des hommes, qui ne juge que ſur les apparences, n'a vû dans un Prince conquérant qu'un homme ſanguinaire, que la ſoif des combats dévoroit, qui ſe plaiſoit dans le carnage, & dont une fureur aveugle conduiſoit la main redoutable; un cri général s'eſt élevé contre lui; on ne l'a plus enviſagé que ſous l'aſpect le plus injuſte; ſon nom n'a plus été prononcé qu'en frémiſſant, & l'éclat de ſa gloire a été terni; mais la vérité perce bien-tôt le nuage qui l'obſcurcit & la dérobe à nos yeux; elle nous a appris qu'une juſte vengeance avoit armé le bras de ce Monarque contre trois Puiſſances, qui malgré ſes ſuccès éclatans & la réputation de ſes armes, avoient formé le projet de le dépouiller de ſon Royaume, de lui enlever l'héritage de ſes pères, & de lui ravir juſqu'à ce titre qui ſemble élever les hommes au deſſus de l'humanité. Non, il n'y a pas un être aſſez injuſte pour reprocher au Roi de

Pruſſe ſon entrée dans *Dresde*, & l'inveſtiſſement qu'il fit du Palais, lorſqu'il ſçaura que ce Prince avoit été inſtruit, que le projet du Traité de partage de ſes Etats entre ſes ennemis s'y trouvoit dépoſé dans les archives. La Réligion ſeule pourroit rendre un Roi inſenſible à cette offenſe; mais quel eſt celui qui n'a jamais écouté que ſa voix?

Je ſortis de *Leipzig* pour arriver dans cette terre, où j'eſpérois que la fortune, laſſe de me perſécuter, feroit pleuvoir ſur moi les faveurs qu'elle m'avoit toujours refuſées dans ma Patrie. Eſpoir trompeur, tu ſoutenois l'infortuné que tu abuſois!

Je n'eſſaïerai pas d'exprimer l'ennui & la triſteſſe que j'éprouvai pendant les quatre jours qui s'écoulèrent juſqu'à mon arrivée à *Berlin*. Qu'on s'imagine un homme accablé par le chagrin, toujours environné des plus noires penſées, forcé ſouvent de ſe dé-

rober à ſes triſtes réflexions, d'étouffer dans ſon cœur les ſoupirs qu'il n'oſe exhaler, pour conſoler une épouſe inquiéte & tremblante; qu'on ſe repréſente ce triſte couple errant dans une vaſte contrée étrangère, où pas un homme ne venoit s'offrir à leur vûe, & les distraire de leurs peines, où leurs yeux ne s'arrêtoient que ſur des terres incultes, & ſur des bois immenſes; qu'on ſe peigne deux infortunés qui craignent ſans ceſſe de s'égarer, qui voyent déja les approches de la miſère, & l'on n'aura encore qu'une foible idée des mouvemens différens dont nos ames étoient ébranlées.

Presque tout le pays qui ſépare la *Saxe* du *Brandebourg*, depuis *Leipzig* jusqu'à *Berlin*, capitale de ce dernier Electorat, n'eſt qu'une plaine ſabloneuſe couverte de bois de ſapin. On ne voit que des terres arides & incultes, des habitans rares & malheureux, que leur

indigence ne peut mettre à couvert de la dure néceſſité de payer des impôts qui leur enlèvent tout le fruit de leurs peines, & leur ôtent tout eſpoir de ſortir de l'état déplorable dans lequel ils gemiſſent. Si l'homme compatiſſant & infortuné pouvoit ſe conſoler de ſes malheurs, en voyant ceux de ſes ſemblables, j'aurois oublié les miens, en jettant les yeux ſur ces miſerables; mais leur regard ſombre & languiſſant, leur marche incertaine & pénible, ne ſervoient qu'à accroître mes douleurs; le poids de ma miſère ſe faiſoit encore ſentir davantage à mon cœur par l'impuiſſance où j'étois d'obliger ces pauvres habitans.

Le tems que je croyois être le terme de mes malheurs, étoit déja arrivé. Je commençois à découvrir les environs de *Berlin*. C'étoit dans cette Ville que j'eſpérois gouter le repos qui ſembloit me fuir depuis ſi longtems. La joie ſe peignoit pour la premiere fois dans mes

yeux ; mon ame ſe livroit aux plus douces eſpérances. Hélas! m'écriai-je en levant les mains au Ciel, ô! Tout-puiſſant, toi qui nous as conduits ſur cette terre étrangere, qui ne te montres aux hommes que par des bienfaits, prends ſoin de deux êtres malheureux qui implorent ta bonté, daignes tarir leurs larmes! J'embraſſai mon épouſe; ma tendre amie, lui dis-je, en la preſſant contre mon ſein, voici le port, où nos ames agitées vont goûter le calme après lequel elles ſoupirent depuis ſi longtems; nous trouverons parmi les hommes qui habitent cette contrée les ſecours qui nous ont été refuſés dans notre patrie; peut-être oublierons-nous avec eux les maux que nous y avons ſoufferts.

Ces délicieuſes penſées ne ſuſpendirent pas longtems le cours de mes malheurs. Rien ne put changer l'horreur de mon ſort; mes prières ne déſarme-

rent point le Ciel irrité. J'éprouvai bientôt combien le paſſage rapide de la joie au comble de l'infortune, eſt affreux. En arrivant à *Berlin*, quelle fut ma ſurpriſe d'y voir un nombre prodigieux de mes compatriotes que la miſère, & le même eſpoir que moi, y avoient amenés? J'eus un preſſentiment de mes peines, en voyant ſur leur viſage la triſteſſe & l'inquiétude. Je m'approchai d'eux; ils me dirent que tous les habitans ayant appris qu'ils venoient pour remplir les emplois de la Régie, les enviſageoient comme des monſtres, qui apportoient la faim & la déſolation dans leur pays; ils ajoutèrent qu'on leur refuſoit le logement & les vivres, qu'ils offroient de payer auſſi chèrement qu'on l'exigeroit. La nuit qui approchoit, augmentoit encore leur embarras. Je n'avois pas lieu d'eſpérer un traitement plus favorable. Que l'on juge de ma douleur, en voyant mes plus belles eſpéran-

ces s'évanouïr ; je retournai vers mon épouſe, le cœur ſerré, ne ſachant comment lui annoncer notre malheur, ne pouvant me réſoudre à lui dire que je craignois que nous ne fuſſions obligés de paſſer la nuit expoſés à l'injure de l'air, & de mourir peut-être de miſère dans le pays où nous croyions nous en affranchir pour toujours. L'air penſif avec lequel je l'abordai la pénétra d'une douleur ſi vive, qu'elle tomba évanouie dans mes bras ; j'arroſai ſon viſage des larmes amères du déſeſpoir ; je fis retentir le Ciel de mes plaintes ; les cris aigus que je pouſſai, attirèrent vers moi mes compatriotes. Je leur montrai mon épouſe mourante, en implorant leur ſecours, en les conjurant de rendre à la vie ce que j'avois de plus cher au monde, celle qui ſeule pouvoit adoucir mes malheurs. Ils furent ſi touchés, ſi attendris, qu'ils s'empreſſèrent de lui donner leurs ſoins ; dans le mo-

ment où elle commençoit à ouvrir les yeux qu'elle arrêta douloureuſement ſur moi, & que ſes forces revenoient, j'entendis des cris qui augmentèrent encore mon trouble ; heureuſement c'étoient des *François*, qui venoient nous annoncer qu'un de nos compatriotes, grandement logé, offroit de nous recevoir, & de nous donner les rafraichiſſemens dont nous avions beſoin. Cette nouvelle répandit la joie parmi nous ; mon épouſe n'arriva qu'avec peine dans la maiſon de cet homme généreux, qui nous reçut avec une affabilité peu commune au *François* lorsqu'il eſt chez l'étranger. Il jetta ſur mon épouſe & ſur moi des regards qui m'annoncèrent qu'il étoit vivement touché de nos malheurs, & qu'il prenoit intérêt à notre ſort. Il eut l'attention de nous donner une chambre particuliere. Ma laſſitude & mon accablement me plongèrent dans un ſommeil plus cruel encore que tout ce

que j'avois éprouvé; l'image la plus funeste, les ſonges les plus affreux vinrent répandre ſur mon eſprit le poiſon de la douleur; je me crus dans un déſert qui n'offroit à ma vûe qu'un ſable brûlant, ſur lequel étoient étendus pluſieurs malheureux qui expiroient; je ſoutenois à peine mon infortunée compagne, dont je cherchois à arrêter les derniers ſoupirs: tout à coup je la ſentis arracher de mes bras malgré mes efforts pour la retenir; j'accablai d'injures ſon cruel raviſſeur; je vis ſes bras s'étendre vers moi, & ſes yeux ſe baigner de larmes; j'entendis ſes cris, & je voulus pourſuivre celui qui me l'enlevoit, mais les forces me manquèrent, je tombai ſur la terre qui fut arroſée de mes pleurs; d'une voix ſourde & entrecoupée je murmurois contre le Ciel; je lui reprochois mon malheur, je l'accuſois d'en être la cauſe. Ah! m'écriai-je, en élevant ma tête affoiblie, s'il é-

toit un Dieu juste, il n'auroit pas permis que l'innocence fût la proie d'un barbare, il m'auroit prêté son bras pour la défendre. Hélas ! peut-être qu'à l'instant . . . . Je ne pus achever, je versai un ruisseau de larmes que la rage, que le désespoir fit couler de mes yeux; l'agitation dans laquelle m'avoit mis ce cruel songe, m'éveilla. Je portai une main inquiéte & tremblante sur mon épouse, que je sentis près de moi; une sueur froide s'étoit répanduë sur tous mes membres; j'eus peine à revenir, quoique éveillé, de la frayeur que j'avois eûe; je craignois, hélas! je n'avois que trop lieu de craindre que ce ne fût le pressentiment de quelques nouveaux malheurs. Déja le jour commençoit à paroître, je me levai: j'attendois avec la plus grande impatience le moment où je pourrois apprendre mon sort qui me paroissoit bien incertain. J'allai au Bureau général pour recevoir le payé

ment d'une lettre de change que m'avoit remis à *Paris* le Chef de la Régie, & pour demander l'emploi que portoit ma commiſſion. Que le Lecteur n'imagine pas que je ſurcharge la vérité; il aura ſans doute peine à croire ce que je vais lui dire; il ne pourra ſe perſuader qu'une entrepriſe conduite ſous les ordres d'un Prince éclairé, par des hommes qui ſe diſoient verſés dans les affaires les plus épineuſes, qui ſe croyoient capables de tout prévoir, & de tout applanir, fût dans le plus grand déſordre. Je ſuis forcé d'entrer dans des détails qui paroîtront peut-être minutieux, mais qui ſont cependant indiſpenſables.

Arrivé au Bureau, je demandai à parler au Chef de la Régie, qui m'avoit précedé de trois jours. Que l'on juge de mon étonnement, de mon indignation, de ma fureur, lorſqu'après lui avoir demandé l'emploi qu'il m'avoit promis,

j'entendis cet homme, qui m'avoit flatté des plus grandes eſpérances, qui m'avoit engagé à emmener mon épouſe, qui m'avoit aſſuré de me procurer une exiſtence honnête, me demander avec le ſang froid le plus piquant ce qui m'amenoit en *Pruſſe*, ce que j'y venois faire, & m'annoncer qu'il ne pouvoit me donner d'emploi. J'avouë que je fus ſi étonné, ſi ſaiſi, que je n'eus pas la force de lui répondre; mais revenu de ma ſurpriſe, je l'accablai d'injures, je lui reprochai ſa perfidie, & la dureté avec laquelle il s'étoit joué de mon malheur. Je le menaçai, s'il ne me plaçoit pas, de porter mes plaintes au Roi, & j'ajoutai que ce Prince étoit trop juſte pour ne pas le condamner à me donner des dédommagemens, & à me renvoyer à ſes fraix dans mon pays, d'où il m'avoit fait ſortir inutilement. Cette menace parut l'inquiéter, tant il eſt vrai qu'un Prince, qui entend tous ceux qui

s'adreſſent à lui, fait trembler l'homme ambitieux, & l'empêche d'opprimer l'indigent. Combien d'injuſtices, de vexations ſécrettes, combien de crimes ne ſe fuſſent jamais commis, ſi celui qui s'en eſt rendu coupable n'eût été ſûr de l'impunité? Beaucoup d'autres *François* vinrent faire les mêmes demandes que moi, & n'eurent point de réponſe plus favorable. Nous quittâmes tous le Directeur, en jurant de nous venger.

Pénétré de mon malheur je retournai chez mon hôte, qui me fit des offres d'argent, dont j'uſai le plus modérement qu'il me fut poſſible, & me pria de reſter dans ſa maiſon.

Mon épouſe n'apprit qu'avec le plus grand chagrin, que je n'avois pû obtenir l'emploi que j'eſpérois, que la douce aiſance à laquelle nous nous flattions de toucher, n'étoit qu'une chimère, qu'un ſeul inſtant avoit fait diſparoître. Tous les jours cependant j'allois au Bureau gé-

néral, fatiguer de mes demandes importunes le Régiſſeur, qui, effrayé de mes menaces, me promettoit de l'emploi; je voyois de tous côtés un nombre infini de *Commis* oiſifs, parmi leſquels il y avoit plus de cinquante Officiers *François* reformés; ils ſe promenoient par bande dans les ruës de *Berlin*, & attiroient ſur eux les regards de tout le peuple.

Ce fut dans ces momens que j'examinai les mœurs des habitans, & ce génie particulier qui caractériſe & différencie tous les peuples. Je me trouvois dans la circonſtance la plus favorable pour faire des obſervations juſtes; l'homme qui voyage à grands fraix, qui ſe montre dans un pays ſous les dehors faſtueux de l'opulence, qui fait luire à tous les yeux l'or qu'il poſſéde en abondance, ne peut tirer que des conjectures incertaines ſur ceux qui l'environnent. L'eſpérance du gain, cette eſpérance qui change les hommes, &

leur fait prendre ſouvent une forme ſi différente, qui leur donne un air ſi ſoumis, ſi affectueux, ne lui permet pas de les voir ſous un juſte point de vûe; ſes obſervations ne peuvent tomber que ſur ceux qui, n'ayant rien à eſpérer, ſe montrent tels qu'ils ſont. D'ailleurs ce génie propre à chaque peuple, s'efface & ſe perd inſenſiblement chez les grands; le peuple ſeul le conſerve; mais moi, obligé de me concentrer dans cette dernière claſſe, ne lui préſentant rien qui pût l'engager à ſe contraindre, & à diſſimuler, je ſuis ſûr de l'avoir vû dans ſon vrai jour.

Celui qui ne ſe plaît à arrêter ſes yeux que ſur des images grandes & nobles, ne ſe ſouciera peut-être pas de les fixer ſur les détails ſimples que l'on trouvera dans cet ouvrage. Mais c'eſt ſur des deſcriptions de l'homme groſſier, que le Philoſophe aime à s'arrêter; c'eſt-là qu'il puiſe ſes réflexions profondes,

qui forment la base ; & l'enchaînement de ses raisonnemens politiques ; c'est-là qu'il étudie la Nature, & apprend à donner des leçons à l'humanité.

La Ville de *Berlin* me parut d'une grandeur presque égale à celle de *Paris* ; ses rues sont fort longues, & tirées au cordeau ; ses maisons, qui n'ont pour la plûpart qu'un étage, sont assez bien bâties, mais on n'y voit point ces appartemens commodes, si agréablement distribués ; ces sallons si magnifiques, ces petites pièces si voluptueusement meublées, ces boudoirs ornés avec tant de goût, ces cabinets délicieux qui sont autant de temples consacrés à l'amour ; on n'y trouve pas non plus ces escaliers dérobés, dont les femmes se servent si heureusement ; on n'y apperçoit que de grandes salles simplement meublées, & ornées de quantité de tableaux. La Rivière de la *Sprée* passe dans un quartier de la Ville ; son peu de pente qui retarde l'é-

coulement, en rend l'eau extrêmement bourbeuſe; elle exhale quelquefois, dans ſes environs, une puanteur de marécage qui eſt inſupportable, ſurtout en été; elle produit d'excellens poiſſons, beaucoup d'anguilles & d'écreviſſes.

Il y a, dans chaque quartier, des pompes pour la commodité du public; les rues ſont mal éclairées par des lampes enfermées dans des lanternes ſi obſcures, qu'elles ſont presque inutiles. Le Palais du Roi eſt fort grand, mais n'a rien de remarquable; il n'y a pas même un ſeul jardin qui en dépende; la vûe en eſt bornée de tous côtés; celui du Prince *Henry* eſt d'une beauté ſimple & majeſtueuſe. L'Arſenal bâti ſur quatre faces égales entre ces deux Palais, annonce le goût militaire du Prince qui l'a fait conſtruire, & prouve combien il attachoit d'importance à tout ce qui peut ſervir à la défenſe, & à l'aggrandiſſement d'un Royaume. L'*Opera* ſitué

en face du Palais du Prince *Henry*, eſt fort grand, la ſalle en eſt belle; le Roi entretient depuis longtems à ſes fraix une troupe de Comédiens *Italiens* pour l'*Opera*, & une de *François* pour la Comédie. La ſeule promenade publique, & dont tout le monde peut jouïr, eſt un grand Parc percé de pluſieurs allées; elle ſeroit aſſez agréable ſans la quantité de ſable qui la rend très-fatiguante; une de ſes allées conduit à un Château du Roi, que l'on nomme *Charlotenbourg*, dont les jardins ſont grands, & bien entretenus; de ce Chateau on découvre tous les bâteaux qui ſortent de *Berlin*, & ceux qui viennent de *Hambourg*.

La Ville eſt gardée par des troupes, dont le nombre peut monter à dix-huit mille hommes, preſque tous cazernés. Le Soldat eſt ſi bien obſervé, & la diſcipline ſi exactement ſuivie, que l'habitant n'a preſque jamais ſujet de

s'en plaindre. Le lieu où s'assemblent les Académiciens ne répond pas à la haute idée que l'on s'est formée de cette Académie, qu'ont illustrée, & qu'illustrent encore plusieurs de nos Sçavans, & à laquelle les plus grands hommes de l'*Europe* se font honneur d'appartenir; mais le Prince, qui n'oublie rien pour faire fleurir les Sciences, fait construire depuis peu un Bâtiment plus digne de ceux qui composent ce Corps respectable; l'Observatoire qui est en face, m'a paru d'un goût très-simple. Je ne craindrai pas d'assurer que la Ville de *Berlin* est une des mieux bâties, & une des plus belles de toute l'*Allemagne*: quoique le nombre de ses habitans puisse être porté à cent vingt mille, elle ne paroit pas remplie, & conserve presque la tranquillité & le silence de la Campagne. L'air qu'on y respire est épaissi par des particules sablonneuses, qui souvent altèrent la santé des

habitans, & les empêche de pouvoir au terme que la Nature semble avoir préfixé à l'humanité.

Après avoir fait la description de *Berlin*, je vais parler des mœurs de ses habitans, de leur caractère, de leurs occupations, de leur commerce, de leurs manufactures. Je tâcherai aussi de peindre ce sexe charmant, dont l'empire s'étend sur tous les hommes. Heureux si je puis rendre ces détails amusans, & ne pas fatiguer le lecteur!

Les mœurs des habitans riches & polis, sont assez douces; les nobles sont polis, & honnêtes; on ne voit point dans leurs manières cette hauteur si commune à la Noblesse *Allemande*; ils forment entr'eux des sociétés qui les rendent liants, & affables. C'est dans le grand monde, & sur-tout avec les femmes, que l'homme perd la rudesse qui lui est propre, & qu'il conserve dans la solitude

Les Bourgeois sont bons, & compatissans, mais peu généreux; rarement on les entend médire; occupés de leurs affaires, ils paroissent prendre un intérêt médiocre à celles des autres; chacun suit son goût, & ne craint point de s'exposer au ridicule; leur genre de vie est assez uniforme, & ressemble à celui des *Hollandois*; les hommes passent le matin dans leurs maisons, & vont le soir se délasser de leurs occupations dans des endroits publics, où ils prennent ces plaisirs que l'Auteur de la *Lettre contre les spectacles* a si bien peints, & qu'il trouve préférables aux nôtres; là ils oublient leurs affaires pour s'occuper de celles de l'*Europe*; si quelquefois leur conversation prend un tour moins sérieux, on ne remarque point dans leurs propos cette finesse, cette pureté d'expressions qui annoncent une ame délicate, & n'effrayent point la pudeur. Lorsque l'ivresse les

jette dans ce délire qui la caractériſe, leur ioie devient bruyante, leur imagination s'enflamme, & ils ne parlent que par éclat.

L'Artiſan plus groſſier dans ſes manières, eſt bon, & ſenſible; ſa brutalité n'eſt que paſſagere; ſon ame ferme & concentrée s'ébranle aiſément à la voix de l'intérêt; avide d'argent, s'il eſpère en gagner, ſa lenteur diſparoit; il devient prompt & actif, preſque toujours ſérieux, il met de la gravité juſques dans ſes plaiſirs.

Pluſieurs manufactures fourniſſent à une partie du peuple le moyen de ſubſiſter; le Roi, qui n'ignore pas combien le ſol du pays eſt aride, & la difficulté qu'il y a de faire vivre tous ſes ſujets du ſeul produit de la terre, y favoriſe l'induſtrie; il a appellé pluſieurs *François* pour établir & accréditer des manufactures d'étoffes d'or & d'argent, de velours, de ſerge, de ſoye, & de

laine : mais la lenteur de l'ouvrier, les matières, dont les frais d'importation augmentent le prix, portent celui des étoffes à un tiers de plus que celles des manufactures de *France*, & en empêchent toujours le débit.

Les draps que l'on y fait ne sont pas comparables aux nôtres ; la trame en est inégale, & mal ourdie ; les velours sont bien travaillés, mais mal teints. Ces différentes étoffes pourroient néanmoins par la suite acquérir le degré de perfection qui leur manque actuellement, si un Directeur général zélé, & plus clairvoyant, joignoit à la capacité le mérite du désintéressement.

Les femmes de ce pays sont blondes pour la plûpart ; elles ont beaucoup d'embonpoint ; leur taille n'a ni la finesse, ni l'élégance de celle des *Angloises* ; elles n'ont point ces figures vives & enjouées, qui enflamment ; leur voix, quoique douce, n'est point

pénétrante ; on n'éprouve point près d'elles ce trouble, ces embarras, ſi tendre qui fait le charme de l'amour. Si quelquefois leur teint s'anime, c'eſt le deſir, & non le ſentiment qui l'embellit : elles ſont, comme dit un Auteur aimable, *heureuſement nées*. Les femmes de la Cour, plus douces, plus honnêtes que les autres, n'affectent point une dignité impérieuſe, & ne ſont pas moins reſpectées.

Ce mouvement impétueux & violent, que l'on nomme amour, & qui n'en eſt que la honte ; ce feu dévorant, qui emporte l'homme, & le jette dans le délire, eſt moins ardent, & ne ſe fait pas ſentir avec autant de force chez les *Allemands* ; la bierre, & l'eau de vie, qu'ils boivent avec abondance, ſemblent en calmer & éteindre la fureur. On y trouve néanmoins ces êtres corrompus, qui ne ſe plaiſent que dans le ſein de la débauche, dont les

propos bas & indécens, dont le regard lascif fait fuir l'amour, & ne peut enflammer une ame honnête. La jeunesse libre & oisive va se livrer avec ces viles créatures au plaisir de la danse, dans différens endroits qu'une musique bruyante rend tumultueux; ces femmes intéressées lui donnent souvent des regets qui ne la corrigent point.

Avant de quitter *Berlin*, il me reste encore à parler du Militaire, du Gouvernement, & des différentes Religions qui s'observent dans la Ville.

Le Roi de *Prusse* a sur pied cent quatre-vingt mille hommes, qui peuvent être assemblés en quinze jours, & en état d'entrer en Campagne. Ces Troupes font l'exercice, & manœuvrent avec une précision étonnante; le *chargement* du fusil se fait avec beaucoup de vivacité, & les autres tems sont aussi prompts. Il regne entre les Officiers une très-grande subordination;

on compte au service de S. M. *Pr.* trente mille hommes déserteurs des Troupes de *France*, & ce nombre augmente encore tous les jours; mais ils s'accoutument difficilement à la discipline *Allemande*, qui est beaucoup plus dure. D'ailleurs le *François* n'y trouve aucun des moyens qu'il a dans sa patrie pour gagner de l'argent, & je suis persuadé qu'à la premiere guerre, une amnistie en ramèneroit plus de trois quarts.

Le Soldat *Prussien* est grand & fort; il se présente bien sous les armes; on ne le punit point de mort, ni à sa premiere, ni à sa seconde désertion, on le passe seulement par les verges, mais il est pendu à la troisieme. Le Roi fait lui-même tous les ans la revuë de ses troupes, & ordonne que l'on dresse plusieurs camps pour faire exécuter devant lui les évolutions militaires.

Tous les paysans de la *Prusse* sont

ſoldats; on les nomme *Cantoniſtes:* ils ſont attachés à différens Régimens: ils ſe rendent deux fois par an à leur corps pour y faire l'exercice, & apprendre à manœuvrer. On voit dans ces tems les hommes de la Campagne, dont la marche eſt lourde & peſante, porter le fuſil, avancer avec un air martial. On peut dire avec raiſon que tous les Etats de *Pruſſe* ſont militaires, & l'on croiroit, à voir l'exactitude & la diſcipline que le Roi fait obſerver dans toutes ſes troupes, qu'il eſt toujours ſur le point d'entrer en Campagne.

Le Gouvernement, quoique militaire, n'eſt point tirannique: on y voit rarement de ces coups d'autorité qui étonnent & intimident les ſujets. La Juſtice y eſt prompte (*), & s'y rend avec

(*) On peut, ſur ce ſujet, recourir à une Pièce, imprimée pour la ſatisfaction du Public en 1750, intitulée: *Plan pour reformer la Juſtice, que*

avec désintéressement. Il est aussi rare que commun ailleurs, d'y voir une de ces exécutions où la populace en foule cherche à s'émouvoir, à s'attendrir. Le vol n'y est point puni de mort, & l'on n'entend dire presque jamais que quelqu'un ait été volé. Le judicieux Auteur de l'*Esprit des Loix* dit que le crime qui commence à s'effrayer à la vûe du supplice, s'y habitue ensuite, & n'est plus arrêté par la crainte que l'on cherche vainement à lui inspirer: il faut l'attaquer jusques dans sa source pour le détruire; c'est un arbre qui pousse des branches à l'infini; si on les coupe, elles renaissent bientôt, mais si l'on porte le fer à sa racine, l'arbre tombe, & les branches meurent.

que S. M. le Roi de Prusse *a dressé par ses propres Lumieres, & par lequel la Procedure est règlée d'une manière, que dans le terme d'un an tous les Procès sont jugés en premiere, seconde & troisième instance.*

Le Juge après avoir rendu une ſentence de mort eſt obligé de l'envoyer au Roi avant de la faire mettre en exécution: le Monarque la caſſe, ſi elle n'eſt pas conforme aux loix de Dieu, & à celles de la Nature; tout le monde ſçait que les procès les plus épineux ne peuvent durer qu'un an: on ne voit point ici des familles entières ruinées par la lenteur intéreſſée de la Juſtice.

A l'ombre de l'équité du Prince, tous les citoyens jouïſſent paiſiblement d'une heureuſe tranquillité: tous craignent de troubler l'harmonie d'un gouvernement dans lequel ils goutent un bonheur qu'ils n'éprouveroient peut-être point dans une Republique. Les époux mécontens peuvent diſſoudre leur mariage, mais ils ſont obligés de former d'autres engagemens; ils ne peuvent que changer leurs chaines. Cette liberté qui ſembleroit devoir favoriſer le divorce & porter les hommes à l'incon-

ſtance, ne fait que reſſerrer l'union; il eſt rare de voir des mariages déſunis. Les femmes ne ſont pas auſſi fécondes qu'en *France*, quoique dans leur ſimplicité elles ne connoiſſent point cet art funeſte à la population de calculer les devoirs de leur mariage ſur leur fortune. Les enfans ſoumis à leurs peres ne peuvent former d'engagemens, ni ſe marier ſans leur conſentement.

Le *Proteſtantiſme* eſt à *Berlin* la Religion dominante: le nombre des *Luthériens*, & celui des *Calviniſtes* ſont à peu près égaux: chacune de ces deux Religions a ſes Temples, & ſes Miniſtres différens. Les *Catholiques* obſervent publiquement les cérémonies de leur Egliſe; leurs Prêtres les inſtruiſent ſans crainte, & rempliſſent leur miniſtère avec une entière liberté.

Les *Juifs* peuvent également s'aſſembler dans leur Sinagogue, ſans crain-

dre qu'on insulte à leurs cérémonies: Eux qui sont en horreur à presque tous les peuples, eux qui ont été traités si longtems par les *Catholiques* avec inhumanité, jouissent à *Berlin* d'une heureuse tranquillité. On pense qu'ils y sont au nombre de vingt mille. Le Prince qui sçait qu'un peuple riche, & commerçant, amène l'abondance dans le pays qu'il habite, leur fait trouver, dans ses Etats, l'asile qui leur est refusé dans plusieurs autres. L'intérêt qui leur est si naturel, les fait détester des habitans. Il s'en trouve parmi eux quelques-uns, dont la fortune est considérable, entr'autres le fameux *Ephraïm*, homme éclairé & intelligent, qui a fourni au Roi de *Prusse*, dans la guerre dernière, beaucoup d'argent, & le moyen de l'augmenter.

Les trois Religions dont je viens de parler, sont les seules connuës à *Berlin*. J'oserai ajouter qu'étant entré

un jour dans un Temple des *Calviniſtes*, & ayant aſſiſté à leur prêche, je fus édifié du ſilence, de l'air recueilli & pénetré avec lequel ils rendoient à l'Etre ſuprême le culte qui lui eſt dû; je fus touché auſſi du ton ſimple & perſuaſif avec lequel leur Miniſtre leur annonçoit les vérités de l'Evangile.

On n'eſt point étourdi dans ce pays par ces diſputes vuides de ſens, par ces queſtions oiſeuſes, qui ne font qu'aigrir les eſprits ſans les éclairer, & que le Philoſophe mépriſe. Le mourant ne craint pas que l'on refuſe à ſes enfans la triſte conſolation de donner à ſes os la ſépulture. La tolérance du Monarque ſemble s'être communiquée à tous ſes ſujets: ils n'inſultent point aux cultes différens du leur, & le *Catholique* même s'accorde ici avec les autres pour convenir qu'on peut ſe ſauver dans toutes les Religions. Que ces faux Politiques, qui ont répeté tant de fois, que l'in-

térêt d'un Etat ne permettoit pas la différence des Religions, apprennent, que l'expérience dément leur maxime. Si la *France* eut été auſſi tolérante, elle n'eût pas vû ſortir de ſon ſein des familles ſans nombre, qui ont porté chez l'étranger l'induſtrie, l'abondance, & la population. Plus de vingt mille de ces familles errantes & fugitives ont été chercher en *Pruſſe* un aſile contre la perſécution, & j'ai vû des Villages entiers peuplés des deſcendans de ces miſérables *François*.

Je crois en avoir aſſez dit pour remplir l'objet que je me ſuis propoſé: j'ajouterai ſeulement que le ſéjour de *Berlin* eſt celui qui peut-être conviendroit le plus à un Philoſophe qui jouïroit d'une fortune honnête: il pourroit s'y livrer à l'étude ſans craindre l'importunité, & encore moins la malignité des hommes. La qualité d'Homme de Lettres eſt un tître ſacré à la protection du

Roi, qui fait lui-même tant d'honneur aux ſciences. On l'a vû ſouvent prendre fait & cauſe pour d'illuſtres Savans, contre d'autres, dont la noire envie, plutôt qu'une noble émulation, s'efforçoit de ternir le rare mérite. Les *Wolffs*, les *Maupertuis*, en ſont des exemples frappans. (*)

(*) La Strophe ſuivante d'une Ode, qui m'a été communiquée en manuſcrit à mon départ de *Hambourg*, exprime parfaitement ma penſée au ſujet du premier de ces Profeſſeurs, dont le nom s'y trouve exprimé dans une Note:

C'eſt ainſi qu'un Grand Roi, que l'Univers contemple,
Le ſoutien du vrai Sage, & qui lui ſert d'exemple,
Par ſa rare Vertu:
Dès le premier inſtant de ſon Empire auguſte,
Contre l'envie injuſte,
Relèva la ſplendeur du mérite abattu.

Cette Ode, que j'ai abandonnée au généreux Ami, qui s'eſt chargé de publier mes Mémoires, a été faite par un *Suedois*, compatiſſant aux

Pendant que je faiſois toutes ces obſervations je ſentois tous les jours le beſoin d'un emploi devenir plus preſ-

malheurs de Mr. le Profeſſeur *Gaudio*, fort connu en *Allemagne*, & qui, dans un noir cachot, en *Hollande*, expie aujourd'hui l'indiscrétion que ſa Philoſophie lui a fait commettre, en répandant un fiel trop amer contre un Ordre de perſonnes reſpectables. L'Ode eſt adreſſée à *S. A. S. Mgr. le Prince d'*ORANGE *& de* NASSAU, *Stadhouder héréditaire, Capitaine Général & Amiral des ſept Provinces-Unies, &c. &c. &c.* Dans l'incertitude où je ſuis ſi elle verra le jour, la ſenſibilité que mes propres malheurs m'inſpirent pour ceux de mes ſemblables, m'engage à en tranſcrire ici encore ces quatre Strophes, qui m'ont paru des plus pathétiques, & qui compoſent le fonds de la Requête.

Regarde avec pitié l'image trop cruelle
De ce digne Vieillard, victime de ſon zèle,
Et de quelqueus erreurs.
Entends, cher PRINCE, entends, d'une oreille attentive,
Sa voix faible & plaintive,
Qui, du fonds d'un Cachot, T'adreſſe ſes clameurs.

ſant. Le projet de la Régie étoit conduit avec ſi peu d'intelligence, les Régiſſeurs trouvoient tant d'obſtacles, qu'ils

Sans eſpoir, ſans amis, privé de la lumière,
Maudiſſant les inſtans de ſa triſte Carrière,
Dans l'horreur & les fers :
Il ne lui reſte plus, en ce jour déplorable,
Que Ton bras ſécourable,
Les cris de la Nature, & ceux de l'Univers!

Déja je vois couler Tes pleurs à ce ſpectacle :
Rien ne peut déſormais mettre le moindre obſtacle
A mes plus juſtes vœux.
Pourſuis, PRINCE, pourſuis, ne ſois pas inflexible :
Un cœur tendre & ſenſible
Eſt le plus beau préſent que nous ont fait les Dieux,

L'Homme peut ſe tromper, & telle eſt ſa nature :
Nul Mortel n'eſt parfait. La vertu la plus pure
Eſt ſujette à l'erreur.
Pardonner les défauts, c'eſt la marque du Sage,
Et le plus bel hommage
Que l'on puiſſe, ici bas, rendre à ſon Créateur,

commençoient à déſeſpérer de pouvoir les applanir ; les *Pruſſiens* jouiſſoient avec un plaiſir ſecret de leur embarras. Ils ne ſeroient jamais ſortis du labirinthe dans lequel ils s'étoient égarés, ſi un *Allemand*, dont ils avoient mépriſé les lumières, ne leur eût montré la route qu'ils devoient ſuivre. Cet homme éclairé trouva ſeul le moyen de monter cette machine qui devoit donner le mouvement à tant d'autres. La plupart des employés étoient déja en exercice : les Provinces étoient fournies, & il ne reſtoit plus à diſtribuer que des compagnies de garde pour empêcher la contrebande ; mais bientôt la ſurpriſe fut générale, lorsque l'on apprit que le prix des appointemens ſur lequel on comptoit, étoit réduit à moitié.

Le Prince, qui voulut voir l'état des fraix de la Régié nouvelle, fut très-ſurpris de les trouver beaucoup plus conſidérables que ceux de l'ancienne,

& les appointemens des Commis doublés; il fit part de son étonnement au Directeur général de la Régie, qui lui répondit qu'il étoit impossible à un *François* de vivre dans ses Etats au même compte qu'un *Allemand*. Sa Majesté, qui n'avoit fait aucune promesse aux *François*, repliqua, que puisqu'ils étoient plus chers que ses sujets, il falloit renvoyer avec dédommagement ceux qui ne voudroient pas rester. Le Régisseur général n'eut alors plus d'égards aux reproches qu'on lui fit de manquer à sa parole: peu jaloux de la gloire du Prince qui lui donoit sa confiance, il refusa aux deux tiers des *François* qui retournerent dans leur Patrie, les fraix de leur voyage.

Le Public, qui ne jugè presque toujours que sur les apparences, qui aime mieux se tromper qu'approfondir, a osé accuser le Roi de *Prusse* de s'être joué des malheureux qui avoient

été appellés dans ſes Etats: mais moi, à qui ce Prince n'a jamais accordé aucune faveur: moi, qui n'ai éprouvé qu'agitation, que fureur, moi, peut-être le plus infortuné de ceux qui ont paſſé dans le pays qui eſt ſous ſon empire, je puis, ſans craindre d'être accuſé d'une baſſe flatterie, bien éloignée de mon cœur, aſſurer qu'il n'a pas tenu à lui que tous les *François* ne retournaſſent dans leur Patrie comblés de ſes bienfaits.

Accablé ſous le poids de ma triſte exiſtence, flottant entre mille idées, & ne ſachant à laquelle fixer mon eſprit incertain, j'allai trouver mon hôte: généreux bienfaiteur, lui dis-je du ton de la douleur, de ce ton ſi fait pour émouvoir, je veux verſer tous mes malheurs dans le ſein de l'homme honnête, de l'homme compatiſſant, qui m'a ouvert ſa maiſon, qui a daigné m'y recevoir, moi, & mon épouſe: il ſera ſenſible à

mes peines, il daignera en diminuer le poids, il voudra bien me ſervir de guide, éclairer ma faible raiſon; prendre ſoin d'un infortuné qu'une puiſſance injuſte pourſuit ſans relâche; il le mettra à couvert de ſa fureur; il goutera le plaiſir le plus pur, le plus digne d'une belle ame, celui de tarir les larmes d'un malheureux. Mon hôte touché, attendri de ma confiance, de l'air pénetré avec lequel je lui parlois, me ſerra dans ſes bras, en me nommant pluſieurs fois ſon ami, & m'engagea à lui ouvrir mon cœur. Preſſé, & déja entraîné par cette pente trop commune à ceux qui ſouffrent, je lui fis ce récit, que je fus ſouvent obligé de ſuſpendre pour laiſſer un libre cours à mes pleurs.

Je ſuis né parmi ces hommes, que la Nature ſemble avoir voulu ſéparer du reſte des humains par cet élément terrible dont la fureur n'a pu effrayer l'audacieuſe témérité. Je fus arraché des

bras de ceux qui m'avoient donné le jour, dans le tems où je commençois à ouvrir mon cœur au ſentiment le plus doux, où je pouvois à peine gouter le charme heureux d'être ſerré contre le ſein paternel, & me livrer aux plus tendres affections. Mes parens ſacrifierent mon bonheur, & celui de voir leur enfant croitre ſous leurs yeux, à la folle ambition de lui donner une éducation diſtinguée. Un de mes oncles, qui s'embarquoit pour venir en *France*, & y jouïr de la fortune qui le ſuivoit, leur offrit de m'emmener avec lui. Mon Pére m'arroſa de ſes larmes, me conduiſit, en tremblant, au Vaiſſeau qui devoit bientôt me dérober à ſes yeux, & me ravir pour jamais à ſes tendres embraſſemens. Je ne vous ferai point le détail de tout ce qui ſe paſſa dans les premiers jours de notre navigation: livré à la douleur, aux regrets les plus amers, toutes les facultés de mon ame

ſembloient ſe porter vers cette terre où j'avois reçû la naiſſance; où mon cœur avoit été emû ſi tendrement, & dont je m'éloignois tous les jours davantage. Le calme de la mer, en diſpoſant mon eſprit à la triſteſſe, redoubloit ſon agitation.

Cependant les careſſes de mon oncle, les plaiſirs qu'il me promettoit en *France*, l'image ſéduiſante dont il charmoit mon cœur, commençoient à en effacer l'impreſſion de la triſteſſe. L'idée d'un danger préſent, portoit auſſi quelquefois dans mon ame le trouble & le ſaiſiſſement.

La guerre que nous avions alors avec les *Anglois*, rèpandoit l'inquiétude dans le vaiſſeau. Tous les jours au lever de l'aurore, on montoit à la découverte; s'il paroiſſoit quelques voiles, la frayeur auſſitôt s'emparoit de tous les cœurs, la crainte multiplioit à la infini les objets apperçûs. Cependant les vents les

plus favorables nous avoient conduits à cent cinquante lieües de *Breſt*, & déja nous nous flattions d'entrer dans ſon port ſous peu de jours, les nuits étoient longues & obſcures : un jour presque auſſi ſombre nous fit découvrir dans nos eaux deux Frégattes *Angloiſes*, que nous n'avions point apperçuës la veille. L'ennemi enhardi par ſes ſuccès, quoique inférieur en forces, vint nous préſenter un combat : le deſordre ſe répandit parmi notre équipage : nous reçumes deux bordées avant d'être en état d'en rendre une. Lorsque nous fumes parés, le feu ſe croiſa, & devint vif de part & d'autre. L'Artillerie ſervie avec une promptitude étonnante, expoſa à nos yeux le ſpectacle effrayant des morts & des bleſſés. Le danger ſemble ramener l'ardeur de nos combattans, & bien-tôt la victoire, qui avoit paru pencher du côté des ennemis, ſe décide en notre fa-

faveur. Alors les *Anglois* s' éloignerent; nous les pourſuivîmes longtems ſans pouvoir les atteindre. Nous continuames notre route, & nous arrivames à *Breſt*, ſans avoir eſſuyé d'autre danger. Auſſi-tôt que mon oncle y eut arrangé ſes affaires, qui l'y retinrent quelque tems, nous allames à *Paris*. Le cours des plaiſirs que je goutai dans cette Capitale, fut bien-tôt ſuſpendu: je fus placé dans un Collége à quelques lieües de la Ville, où des Moines peu inſtruits ſe chargérent de m'apprendre toutes ces ſciences auxquelles on attache tant d'importance, & qui en méritent ſi peu.

Je paſſe rapidement ſur ces premières années perduës ſi déſagréablement pour la jeuneſſe, après leſquelles j'entrai au ſervice en qualité de Volontaire. Mon Pére voulut que je fiſſe pluſieurs campagnes ſous ce titre honorable. Il eſt inutile, ajoutai-je, que je vous rapporte tout ce qui ſe paſſa

dans cette guerre malheureuſe, qui a terni la gloire d'une nation qui portoit la crainte dans le cœur de toutes les autres. Non, me répondit mon hôte, non, je ne veux point que vous vous appeſantiſſiez ſur des récits que vous ne pourriez faire qu'avec douleur, & que je n'entendrois qu'en rougiſſant; mais ſi dans le cours de vos campagnes, vous avez été témoin de quelque ſuccès, ſi vous avez vû nos braves ſoldats commandés par cet homme ſi digne d'être à leur tête, ſoutenir l'honneur du nom *François*, & ſe couvrir de gloire, daignez vous arrêter ſur ces détails ſi chers à tous nos concitoyens. Oui, lui repliquai-je, je l'ai vû ce brave Commandant, moiſſonner les lauriers de la Victoire, & nous en couronner dans la plaine de *Corbach*. Il venoit d'apprendre que le Prince *Ferdinand* marchoit à grande hâte avec toute ſon Armée pour s'emparer de cette plaine, & que ſes avant-gardes en é-

toient déja en poſſeſſion. Il dépêche à l'inſtant un courier à Mr. *de St. Germain*, qui commandoit un Camp volant de trente mille hommes, & ſous les ordres de qui j'avois l'honneur de ſervir. Il lui fait ſçavoir les avantages de l'ennemi, lui ordonne de doubler ſa marche, & de former la premiére attaque du côté du Bois, tandis qu'il prendroit l'ennemi en queue, & s'empareroit du Camp de *Waldeck*, le ſeul dont le Prince *Ferdinand* pût faire uſage, s'il manquoit celui de *Corbach*. Mr. *de St. Germain* arrive à la tête de ſon avant-garde, fond ſur l'ennemi avec cette vivacité impétueuſe ſi naturelle aux *François*. Cependant le Prince *Ferdinand*, auſſi actif que grand Capitaine, ſentant l'importance de gagner les hauteurs de *Waldeck*, avoit devancé Mr. *de Broglie*. Ce dernier, toujours habile, mais quelquefois malheureux, forcé d'abandonner une poſition dont il connoit tout l'avantage, ſe replie ſur

Corbach. Cette plaine eſt alors couverte d'une Armée de cent mille hommes, qui avance ſur huit Colonnes. Mr. *de St. Germain* à la tête de pluſieurs Regimens, enfonce l'ennemi, & le taille en pièces dans le Bois où il ſe bat en retraite. Chaque Régiment s'efforce à l'envi de ſe ſignaler. *Navarre*, commandé par Mr. le Marquis *du Chatelet*, s'empare d'une batterie de douze pièces de Canon, établie ſur une hauteur. Les Volontaires de *Flandres* ſe couvrirent auſſi de gloire dans cette belle journée, où nous reſtames maîtres du champ de Bataille. Mr. *de Broglie* combla de louanges Mr. *de St. Germain*, & par une ſuite de cette modeſtie, qui ſied ſi bien à un grand homme, & ſemble l'élever au-deſſus de ſes ſuccès, il voulut lui donner l'honneur de la Victoire.

Je n'aurois, continuai-je, jamais quitté le ſervice, ſi ce brave Général eut toujours été à la tête de nos troupes;

mais, découragé par leur mauvais ſuccès, je revins à *Paris*. Il y avoit à peine ſix mois que j'y étois, lorsque j' appris que mon Pére avoit été empoiſonné par un de ſes Négres. Helas! Monſieur, ajoutai-je, en m'interrompant, pour que vous puiſſiez juger de ma douleur & de mon déſeſpoir, il faudroit que je miſſe ſous vos yeux ces lettres tendres, dans leſquelles ce Pére malheureux me répetoit ſans ceſſe que je ferois la conſolation de ſes vieux jours. Dans ces momens où mes yeux s'arrêtoient avec tant de plaiſir ſur ces caractères ſi chers à mon cœur, que j'aurois ſouhaité de fendre l'eſpace immenſe qui nous ſéparoit pour voler dans ſes bras, & arroſer ſon ſein de ces heureuſes larmes qu'il eſt ſi doux de répandre!

Je ne voulois recevoir aucune conſolation; j'avois toujours devant les yeux l'image de mon Pére expirant; l'amour ſeul pouvoit la couvrir d'un voile & la

dérober à mes regards, Helas! Monsieur, c'eſt dans ce calme affreux que l'ame ſenſible & attendrie éprouve les atteintes de cette paſſion ſi dangereuſe! j'allois ſouvent verſer ma douleur dans le ſein d'une fille ſage & honnête, qu'un eſprit Philoſophique élevoit au deſſus de ſon Sexe; le charme de ſa converſation, ſa douceur, l'air pénetré & attentif avec lequel elle écoutoit mes plaintes, ſoulageoient mon cœur.

Une jeune perſonne qu'elle élevoit, offroit à mes yeux ces graces ſi touchantes de l'enfance; ſa démarche étoit noble, & ſon regard ſérieux; quelquefois je ſurprenois ſes yeux s'arrêter ſur moi; elle les détournoit auſſi-tôt, en ſoupirant. Je crus m'appercevoir qu'elle ſouffroit; l'idée de ſes peines rendoit les miennes plus pénotrantes. Sa voix étoit belle, & étenduë; elle ſe plaiſoit à lui donner ces inflexions perçantes qui ex-

priment si bien le cri de la douleur; il m'étoit impossible de l'entendre, sans être attendri; ses sons plaintifs déchiroient mon ame. J'éprouvois le pouvoir de cet art enchanteur qui éléve en nous des mouvemens si variés, & qui se succédent si rapidement. J'étois pénétré du plus tendre intérêt pour cette fille charmante.

Tous les jours je sentois redoubler le plaisir que je goutois près d'elle; ne pouvant cacher plus longtems la passion qui s'élevoit dans mon cœur, j'allai trouver mon amie; ô! vous, lui dis-je du ton le plus touchant, vous qui avez été ma consolatrice, vous qui avez daigné tarir la source de mes larmes, j'implore aujourd'hui vos bontés, mon bonheur est dans vos mains. Ah! lisez dans mon ame, rendez-lui le calme qu'elle a perdu. J'adore cette jeune personne dont vous avez formé le cœur, dont les graces deviennent tous les jours

ma voix à la ſienne; ſon viſage alors s'embelliſſoit du rouge le plus tendre; ſes yeux s'arrêtoient languiſſamment ſur moi, ſa voix devenoit tremblante, & étoit entrecoupée par ſes ſoupirs. Ah! que ſon embarras me touchoit! quel délire j'éprouvois à la raſſûrer! ſa main, preſſée dans les miennes, étoit couverte de baiſers; ſi je l'approchois de mon cœur, un doux ſaiſiſſement le faiſoit palpiter; le feu de mes yeux, mon trouble, tout lui prouvoit l'ardeur de mon amour. Un jour que je lui en donnois les plus tendres aſſurances, elle fixa ſur moi ſes regards, puis les détourna en ſoupirant, & s'éloigna. Je la vis rougir & couvrir de ſes mains ſon viſage inondé de ſes pleurs. Ah! Monſieur, quel homme n'eût pas été attendri! un charme décevant ſembloit ſe répandre ſur toute ſa perſonne. Emû, transporté, je volai à ſes genoux; belle *Julie*, lui dis-je, pourquoi me dé-

robez-vous ces pleurs? pourquoi ne les verſez-vous pas dans mon ſein, dans le ſein de celui qui vous adore, de celui qui veut s'unir à vous pour jamais, qui ne connoît de peines que les vôtre? Hélas! quelle main les eſſuiera, ſi vous refuſez celle de votre Epoux? mon Epoux? répéta-t-elle, ah! jamais, jamais je ne pourrai vous donner cet heureux nom, le Ciel injuſte . . . . : ô! ma Mère . . ma Mère . . . . . s'écria-t-elle; que ne m'avez-vous étouffée en naiſſant, puiſque la honte, puiſque le mépris devoient couvrir votre malheureuſe fille! Vous? lui dis-je, en l'interrompant, eh! de quoi auriez vous à rougir? quel eſt l'homme aſſez vil pour mépriſer une fille ſage & vertueuſe? Si vous m'aimez, ſi je vous ſuis cher, mon reſpect, mon amour, chaſſeront loin de vous cette idée injuſte & aviliſſante que vous avez de vous-même. Qui pourra m'empêcher d'être vo-

tre Epoux, ſi vous daignez me donner cette main qui feroit mon bonheur? Je ne veux pas, me répondit cette fille aimable, faire tomber le voile qui eſt devant vos yeux; peut-être me mépriſeriez-vous auſſi, & j'en mourrois de douleur: elle prononça ces derniéres paroles d'un ton ſi tendre: ſa voix étoit ſi douce! non, lui repliquai-je, rien ne pourra affoiblir le déſir que j'ai d'être votre Epoux; quand toute la nature devroit ſe ſoulever contre moi, quand je devrois être dépouillé de toute ma fortune, être en horreur à tous les hommes, je braverai mon malheur & leur haine, ſi le lien le plus doux nous unit. Mais vous détournez les yeux, je le vois, vous renfermez dans votre ame un ſecret que vous n'oſez me confier. Je vous en conjure, au nom du plus tendre amour, daignez m'ouvrir votre cœur. Hélas! craignez-vous que j'y liſe? Non, reprit-elle, mais

je ne puis ſans ternir la mémoire d'une Mére malheureuſe, vous dire ce que peut-être vous ſçavez déja. Que vos ſoupçons ſont injuſtes! lui répondis-je: votre honneur ne m'eſt-il pas auſſi précieux qu'à vous? je lui fis tant d'inſtances qu'elle céda enfin à mes priéres. Ce n'eſt qu'en tremblant, me dit-elle, que je vais expoſer à vos yeux le tableau touchant de mes malheurs, & ceux d'une Mére infortunée que le déſeſpoir a conduit au tombeau. Hélas! ſes bras ne m'ont jamais tendrement preſſée contre ſon ſein: jamais mes yeux ne ſe ſont arrêtés ſur les ſiens; jamais ſa bouche ne m'a donné le doux nom de fille. Un Barbare, . . . Mais ce Barbare eſt mon Père . . . .

Ma Mère avoit autrefois attiré ſur elle les regards de toute la Cour; ſa figure belle & majeſtueuſe, animée par les graces; l'élégance de ſa taille, formoit autour d'elle un cercle de Sei-

gneurs, qui tous ſe diſputoient l'avantage de lui plaire. La pureté de ſon cœur, la ſenſibilité de ſon ame; ne lui permirent pas de jouïr long-tems de ce plaiſir vain, que tant de femmes goutent au milieu d'une foule d'adorateurs, dont elles nouriſſent l'eſpérance, en les fixant dans l'incertitude. Un jeune Seigneur, rempli de ces riens que l'on trouve ſi aimables, ayant toujours le regard aſſuré, voltigeant de femmes en femmes, & les quittant toutes avec un air triomphant & ſatisfait, vint auſſi dépoſer près de ma Mère cette légèreté, cette joïe bruyante, qui annonce presque toujours l'indifférence. Ses ſoins empreſſés & aſſidus ne furent que trop remarqués. Il ſçut cacher, ſous des dehors trompeurs, une paſſion baſſe & intéreſſée. Ma Mère ſe livra avec trop de plaiſir à l'eſpérance de le fixer; elle crût découvrir en lui des vuës honnêtes, & le déſir d'être ſon Epoux. Déja

le bandeau de l'amour avoit couvert ſes yeux ; déja elle reſſentoit à l'approche de ſon amant, cette tendre agitation, ce plaiſir ſecret que l'on veut diſſimuler, & qui ſouvent n'eſt que trop apperçû. Elle trouvoit tant de charmes à le voir, à l'entendre, qu'elle ne pouvoit ſe conſoler de ſon abſence qu'en parlant de lui, qu'en répétant à cette amie, qui a daigné changer l'horreur de mon ſort, les aſſurances qu'il lui donnoit de ſon amour. Hélas! dans la ſimplicité de ſon cœur, elle n'auroit jamais penſé que cet homme, dont les diſcours étoient ſi tendres, dont les expreſſions étoient ſi vives, plongeroit dans ſon ſein le poignard du déſeſpoir, qu'elle l'arroſeroit de ſes larmes, ſans l'attendrir, qu'il rejetteroit ſes plaintes, & inſulteroit à ſa douleur; cependant les ſoins de ſon amant devenoient tous les jours plus preſſans; quelquefois il oſoit lui faire entrevoir ce déſir qui

allarme la pudeur, & auſſi-tôt il la raſſuroit: il lui prenoit les mains, les couvroit de baiſers, & portoit dans ſon cœur ce feu dévorant qui nous déchire, & que rien ne peut éteindre. Un jour ... jour affreux, hélas! c'eſt à toi que je dois la naiſſance, ma Mére avoit éloigné ſes femmes, occupée de ſa funeſte paſſion, elle vouloit être ſeule pour s'y livrer avec plus de force; étenduë ſur une chaiſe longue, elle arrêtoit ſes beaux yeux ſur le portrait de ſon amant; ſa tête étoit penchée; ſon regard doux, fixé ſur cette image qu'elle tenoit dans l'éloignement, s'animoit à ſa vuë; ſa bouche, embellie du ſoûrire de l'amour, lui donnoit l'air le plus tendre: dans le moment où elle portoit ſur ſes lévres agitées le portrait de ſon amant, il entre, il voit le trouble de ma Mère; à l'inſtant il vole à ſes genoux, il couvre ſa main de mille baiſers, il jette ſur elle des yeux enflammés, il la preſ-

ſe

se, il la conjure au nom de l'amour : il n'ose achever; elle veut fuir: mais il la retient avec tant de grace, son regard est si touchant, ses caresses sont si tendres, qu'elle n'a pas la force d'éloigner cet amant dangereux, qui, dans son délire, n'écoute pas ses plaintes, qui ne voit plus ses pleurs, & ravit, peut être! obtient cette faveur que les regrets, que la honte, que le désespoir empoisonnent si souvent.

La foiblesse de ma Mère ne refroidit point l'ardeur de son amant; il ne la quittoit qu'autant que la décence le forçoit à s'en séparer: leurs jours s'écouloient dans une heureuse sécurité: mais bien-tôt la crainte dissipa ce charme trompeur: ma Mère s'apperçut, avec une surprise mêlée de frayeur, que le mistére de son amour alloit être découvert, & que peut-être il lui seroit impossible d'en dérober la preuve à des yeux étrangers. Cette triste pensée répandit

l'amertume dans ſon cœur; elle fit part à ſon amant de ſes craintes; il s'efforça de les diſſiper, & de ramener le calme dans ſon ame agitée. Il éloignoit toujours, ſous différens prétextes, le moment où ils devoient être unis: ma Mére le preſſoit; il ſe défendoit; elle pleuroit, & il eſſuioit ſes larmes, en lui promettant, en lui jurant d'être ſon Epoux. Cependant elle voyoit déja arriver le moment, où, partagée entre l'humiliation & la douleur, elle ne pourroit ſe livrer à ce plaiſir ſi doux, celui d'être Mère. Déja un ſoupçon dévorant la déchiroit: les ſermens de ſon amant pouvoient à peine la raſſurer. Hélas! elle liſoit déja dans l'avenir l'horreur de ſon ſort, & celui de ſa fille. Enfin, elle la mit au monde cette malheureuſe fille, née ſous les plus funeſtes auſpices: elle ſe la fit apporter, la conſidera avec attendriſſement, & la rendit à ſon amant, qui la prit

dans ses bras, & la nomma sa fille.

Ce Père insensible & trompeur me confia à des mains étrangères: tous les jours près du lit de ma Mère, il faisoit ses efforts pour chasser ses tristes pressentimens: mais elle ne voyoit plus dans ses yeux, dans ses gestes, ce feu, cette action qu'elle cherchoit à y lire, & que l'amour seul peut donner; son œil craintif & inquiet perçoit les ombres dont il s'environnoit. Le foible espoir qui lui restoit, fut bientôt dissipé: les visites de mon Père furent moins fréquentes, & plus courtes: ses discours devinrent plus froids: la politesse seule, & de simples égards, sembloient le conduire où l'amour l'avoit porté autrefois; l'infortunée qu'il avoit abusée dévoroit ses peines en silence: elle n'osoit les confier à cette amie dont la présence la faisoit rougir. Hélas! elle ignoroit encore tous les maux que le Ciel lui préparoit! Surprise de ne plus recevoir

de ſon amant que des viſites très-rares, elle lui écrivit: les reproches, l'indignation ſe peignirent ſous ſa plume: les réponſes qu'il lui fit, la confirmérent encore davantage dans ſes craintes: l'aſſurance de ſon malheur la plongea dans cet accablement, dans ſe ſombre qui eſt la mort de l'ame: elle ne ſortit de cet anéantiſſement que pour paſſer dans l'état le plus cruel, le plus violent de tous. Elle aprit que cet homme, qui s'étoit montré ſi tendre, qui lui avoit juré tant de fois de n'aimer qu'elle, que cet homme, dont le diſcours trompeurs l'avoient abuſée, qui avoit porté dans ſon ſein la honte & le deshonneur, oublioit, dans les bras d'une autre, ſes ſermens & les faveurs qu'elle avoit eû la foibleſſe de lui accorder. La fureur alors s'empare de cette ame tendre & ſenſible, & ſuccéde à cette paſſion ſi douce & ſi bienfaiſante: dans ſon emportement elle ſe fait conduire

chez ſon amant parjure, pénètre malgré ſes gens dans un cabinet reculé, où elle le voit près d'une femme mépriſable: elle lance ſur lui des regards étincelans: elle veut l'accabler d'injures, mais la colère, dont elle eſt ſuffoquée, lui coupe la parole; ſon ame eſt oppreſſée: ſa bouche eſt tremblante: ſes yeux ſont égarés: ſes bras roidiſſent: ſes genoux fléchiſſent: elle tombe évanouie aux pieds de celle qui lui a ravi le cœur de ſon amant. ... Les ſoins qu'on lui porte, les eaux ſpiritueuſes lui rendent les forces: elle revient: ſes yeux s'ouvrent: elle les arrête un inſtant ſur la vile créature qui lui eſt préferée, les détourne avec dédain, & quitte un lieu qui ne lui offre que des objets de haine, ou de mépris. Revenuë chez elle, dans cette maiſon que l'amour a tant de fois embellie de ce charme qui le ſuit, elle voit toute l'horreur de ſon ſort: elle s'enviſage ſous l'aſpect le plus hideux;

elle ne ſe regarde plus que comme une malheureuſe, dévouée à la honte, au mépris de toute la nature. Vivement pénetrée du ſentiment de ſes peines, elle tombe de nouveau dans un évanouiſſement dont elle ne revient que pour répandre un torrent des larmes. Dans ſa douleur elle ſe rapelle qu'un être infortuné eſt aſſocié à ſon ſort, qu'il partagera ſon ignomie, qu'il ſera comme elle en bute à l'humiliation: cette affreuſe penſée le jette dans le déſeſpoir: elle veut revoir cette malheureuſe créature à qui elle a donné le jour: elle veut la baigner de ſes pleurs: elle eſpére que ſa vue nourrira la haine éternelle qu'elle jure au monſtre qui l'a trompée, dont le cœur féroce ſe ferme aux plus doux ſentimens. A l'inſtant elle ſe leve, court à ſon Sécretaire; elle y apperçoit des lettres . . . . ces lettres qui l'ont ſeduite, ces lettres ſur leſquelles elle a arrêté ſes yeux avec tant de plaiſir

elle le porte à ſa bouche, & les déchire avec fureur. Elle écrit d'une main tremblante à celui qu'elle déteſte, & lui demande ſon enfant, cet enfant qu'il a la lâcheté d'abandonner, & qu'il couvre d'infamie. Elle envoye ſur le champ porter cette lettre dont elle attend la réponſe avec impatience, & dans la plus grande agitation. Mais quel eſt ſon emportement, lorsque elle reçoit ce billet dicté par la plus froide indifférence?

„ Mademoiſelle, l'enfant que vous de-
„ mandez eſt le mien; Vous devez être
„ tranquile ſur ſon ſort: le ſouvenir de
„ celle qui l'a mis au monde me ſera
„ toujours cher; je l'en aſſurerois de
„ vive voix, ſi je ne craignois d'aigrir
„ ſa douleur par la préſence d'un hom-
„ me qui la reſpecte, & qui ne mérite
„ pas ſes outrages. "

Combien de fois elle lut, rejetta, & reprit ce billet! Quelle différence entre

ſon ſtyle & celui de ces lettres, qui avoient porté dans ſon ame une émotion ſi tendre, qu'elle avoit preſſées tant de fois ſur ſon cœur! La tête baiſſée, & ſoutenuë ſur ſes mains, elle s'écria pluſieurs fois d'une voix entrecoupée de ſanglots, le viſage baigné de larmes; ingrat! il me reſpecte..... il ne m'aime donc plus?... non, non je n'en ſuis plus aimée; il mépriſe mon amour; il s'applaudit de m'avoir trompée, puiſqu'il ne veut pas être le témoin de ma douleur, qu'il craint de me voir, j'irai... Hélas! oui, j'irai; je me jetterai à ſes pieds; je les arroſerai de mes larmes; je lui demanderai grace; j'implorerai ſes bontés pour cette innocente qui eſt ſa fille..... qu'il l'arrache à la honte, & qu'il m'abandonne après, s'il le veut; je ne l'importunerai plus. Hélas! s'il la voyoit, peut-être ſes entrailles ſeroient-elles émuës; peut-être ſe rappelleroit-il cet amour..... ces faveurs..... Ah!

l'ingrat! il a tout oublié! . . . rien ne pourra attendrir cette ame plus insensible, plus dure que le marbre! mes plaintes, mes prières ne le toucheront point; il triomphera de me voir à ses pieds, & formera l'oreille aux cris de mon désespoir.

Le silence de la nuit ne put calmer les agitations, ni le trouble de cette malheureuse Mére: mille pensées plus affreuses se succédoient, & venoient l'accabler: son imagination portée sur son amant, lui représentoit cet infidéle près du nouvel objet de son amour, content & satisfait, l'accablant des plus tendres caresses, lui jurant de l'aimer toujours. Elle croyoit lui entendre répéter ces expressions si touchantes: voir briller dans ses yeux ce feu, cette ardeur qu'il avoit autrefois puisé dans les siens: elle le voyoit. . . & à l'instant ses larmes couloient en abondance. Si elle pensoit à sa fille, son cœur étoit

ému par la crainte, par l'inquiétude. Où est-elle? Vit-elle encor? Hélas! l'infortunée, s'écrioit-elle, il vaudroit peut-être mieux qu'elle n'eût jamais vu le jour! mais ne puis-je donc la voir, la presser contre mon sein? N'est-elle pas ma fille? Qu'en veut-il faire? Pourquoi me l'a-t-il enlevée? Après m'avoir ravi l'honneur, pense-t-il pouvoir me priver de mon enfant? Le barbare! qu'il achève son crime, qu'il m'arrache la vie..... Hélas! que m'ôteroit-il?.

Le jour la surprit dans cette violente agitation; animée par l'amour, par la nature, elle veut retourner chez cet homme cruel qui déchire son cœur. Elle arrive à son hôtel; elle monte à son appartement; on lui dit qu'il repose: il repose, s'écrie-t-elle, lui que le remord devroit tourmenter? Voilà, voilà le calme que l'habitude du crime donne au méchans. Elle avance, & d'une main hardie ouvre ses rideaux; il

s'éveille tout étonné; à peine en peut-il croire ſes yeux; il voit cette femme autrefois ſi douce, ſi modeſte, dans le plus affreux déſordre: la fureur eſt dans ſon regard; ſes cheveux ſont épars. Que voulez-vous, Mademoiſelle? lui dit-il d'un air agité: Ce que je veux, répond fièrement ma Mère, l'ignores-tu?... homme lâche & fourbe, va, ne crains pas que je te parle de cet amour que tu as profané, de tes ſermens que tu as indignement violés: je te mépriſe trop pour te faire des reproches: c'eſt mon enfant que je viens te demander: qu'en as-tu fait de cette enfant trop malheureuſe puiſque tu en es le Père? Elle eſt en ſureté, répond-il. Non, ſa vie n'eſt pas ſure dans tes mains; qui ſçait, ſi après avoir deshonoré & conduit ſa Mère dans la tombe, tu n'auras pas la cruauté d'exterminer ce triſte fruit de mon indigne amour. Déja, peut-être...

où eſt-elle? je veux la voir. Qui de vous, ajoute-t-elle, en ſe tournant vers les gens qui l'avoient ſuivie, & qui étoient tous en larmes, qui de vous ſçait où eſt l'enfant à qui j'ai eu la foibleſſe de donner l'exiſtence avec ce vil ſéducteur? Mais, Mademoiſelle, lui dit-il, y penſez-vous? . . . Je veux, lui répond-elle, que toute la nature ſache que tu m'as deshonoré, qu'on ne t'enviſage que comme le plus bas, le plus fourbe de tous les hommes; puis le regardant d'un air fier & menaçant, ſi dans deux heures mon enfant ne m'eſt pas rendu, attends-toi à tout ce que la fureur, à tout ce que le déſeſpoir pourront me dicter. Elle diſparut ſur le champ; ſes genoux tremblans purent à peine la porter juſqu'à ſa voiture; l'effort qu'elle avoit fait pour parler, l'avoit épuiſée: ſemblable à une lumiére qui finit, elle promène ſon feu ſur tout ce qui peut le nourrir; ſa flam-

me s'élève, & jette un éclat plus brillant, mais l'instant après elle baisse, s'agite, & s'éteint. Aussi-tôt que ma Mere fut arrivée, ses femmes la porterent dans son lit; une fièvre brulante lui donna le transport; les Médecins qui furent appellés, ne purent éloigner la mort qui la menaçoit: accablée, & presque anéantie, poussant par intervalle de longs soupirs, elle sembloit quelquefois se ranimer; des pleurs couloient sur ses joues pâles, & défaites; elle vouloit soulever ses bras, ses yeux s'entr'ouvroient, & d'une voix presque éteinte, elle prononçoit encore le nom de sa fille: tout à coup le voile de la mort s'étendit sur ses beaux yeux, & cette bouche charmante se ferma pour jamais!

L'auteur de sa mort en parut touché quelque tems, mais bientôt il oublia celle qui l'avoit aimé, & l'enfant dont il étoit le Pere. A peine ceux aux

quels il m'avoit confiée pouvoient-ils en arracher le ſimple néceſſaire. Cette généreuſe amie que vous connoiſſez, & qui avoit conſervé dans ſon cœur attriſté le ſouvenir de ma Mére, découvrit enfin le lieu où j'étois: elle me prit dans ſes bras. Trop malheureuſe enfant, s'écria-t-elle, en répandant ſur moi un torrent des larmes, puiſque ton barbare Père ne veut pas te reconnoître pour ſa fille, tu ſeras la mienne. Elle me fit conduire tout de ſuite dans ſa maiſon, où elle daigna prendre ſoin de mon enfance, & partager avec moi ſa fortune. Souvent elle me parle de ma Mère, & nous trouvons toutes deux bien de la douceur à nous attendrir ſur ſon ſort. Voilà, continua cette fille charmante, ce que je n'oſois, ce que je n'aurois peut-être jamais dû vous dire. Elle baiſſa les yeux, & un rouge plus tendre que celui de la roſe vint embellir ſes joues. Eh! ne ſois-là, belle Ju-

lie, lui dis-je, en lui prenant les mains, c'eſt-là ce ſecret qui peſoit tant à votre cœur? ah! ſi votre naiſſance eſt le ſeul obſtacle à mon bonheur, je ſuis le plus heureux des hommes. Oui, vous m'êtes encore plus chère; votre ame eſt auſſi ſenſible que celle de cette Mère infortunée. Ma *Julie*, ſois-en ſûre, tu ſeras plus heureuſe qu'elle, ſi un jour le Ciel nous donnoit un enfant; ce ſeroit l'enfant de l'amour, il nous ſeroit également cher. Elle me regarda ſi tendrement, que je m'avançois pour l'embraſſer, lorſque je vis paroître l'amie qui nous étoit commune. Je ſais tout, lui dis-je, en m'approchant d'elle, cette fille charmante m'a tout confié, & je ne l'en aime que davantage; ma fortune, mon cœur, tout ce que j'ai, lui appartient; accelerez mon bonheur; daignez m'unir à votre enfant. Hélas! nous ſerons tous deux les vôtres: cette tendre amie jette un

regard doux ſur ſa fille; puis me fixant avec le ſoûrire de l'attendriſſement, elle m'embraſſa ſans pouvoir me parler: je me ſentis pénétré de reſpect dans ſes bras, & je la nommai ma Mère: *Julie* s'approcha auſſi toute tremblante, lui baiſa la main pluſieurs fois. Ma fille, lui-dit cette généreuſe amie, en me montrant, voilà ton époux, voilà celui qui te tiendra lieu de Père; n'oublies jamais ce que l'amour lui fait faire pour toi; jamais, répondit *Julie*, jamais . . . elle ne put achever, j'étendis vers elle mes bras; cette fille charmante vint s'y précipiter; je la preſſai contre mon cœur, en lui donnant mille baiſers.

L'himen que j'avois tant déſiré, après lequel mon cœur avoit ſoupiré ſi ardemment, ne fut pas auſſi heureux que je l'eſpérois. Ses charmes furent empoiſonnés par mille évènemens funeſtes à mon repos, & à celui de mon épouſe.

fé. En m' unissant à elle, le Ciel semblóit m'avoir aussi associé à son malheur; mais le sort, en m'accablant de ses coups, n'a pû me porter encore le plus cruel; il n'a pû me ravir le cœur de cette femme tendre & infortunée.

Il y avoit déja plus de trois mois que j'avois appris le départ du Vaisseau qui portoit la succession de mon Père: j'attendois son arrivée avec une impatience mêlée d'inquiétude. Tous les jours mes craintes augmentoient. Mon épouse cherchoit à me rassurer, & ses tendres caresses dissipoient pour quelques instans le pressentiment de mon malheur; mais bientôt la triste incertitude qui me restoit, s'évanouit: j'appris avec le plus grand désespoir que le Bâtiment, sur lequel étoit toute ma fortune, avoit été pris par les *Anglois*. Dans ma fureur je m'emportai contre l'aveuglement des hommes, & l'injustice des Rois. Quoi! parceque je suis en *Fran-*

ce, il faut que des hommes, qui ſe vantent d'être juſtes, me raviſſent mon bien, à moi qui ne les ai point offenſés, & qu' ils ne connoiſſent point, il faut qu'ils me plongent dans la miſère, moi, mon épouſe, & peut-être les malheureux enfans dont je ſerai le père. C'eſt ainſi que les humains multiplient ſur leur triſte individu mille maux dont ils pourroient ſe mettre à couvert; ils affligent l'humanité, briſent & renverſent ſes loix pour un frivole honneur dont ils ſont les victimes.

La perte totale de ma fortune m'avoit jetté dans une triſteſſe profonde; celle qui m'avoit conſolé dans mes peines, qui m'avoit donné cette épouſe plus précieuſe encore que tout ce que j'avois perdu, fit ſes efforts pour ramener le calme dans mon cœur. Sa fortune, quoique peu conſidérable, pouvoit ſuffire à notre dépenſe; elle eût la généroſité de la partager avec

nous. Nous goûtions dans la médiocrité cette paix que l'opulence fait fuir. Heureux! ſi nous en euſſions pû jouïr longtems; mais le deſtin qui nous condamnoit à être malheureux, nous ravit bientôt celle qui nous la procuroit. Nous vîmes mourir ſous nos yeux cette amie à laquelle tenoit tout notre bonheur; elle ne put nous laiſſer, en mourant, que de foibles marques de ſon amitié: nous vîmes les approches de la miſére, & nous en fûmes moins touchés que de ſa mort.

Mon épouſe & moi nous n'oſions lire dans l'avenir. Hélas! par quelle fatalité l'homme pauvre eſt-il condamné à n'éprouver qu'amertume, que douleur? Cependant la crainte de voir mon épouſe reſſentir les horreurs de l'indigence, me fit chercher les moyens de l'en mettre à couvert: mais il en eſt ſi peu d'honnêtes, que je n'oſois me livrer à l'eſpérance de réuſſir. Après

avoir éprouvé longtems l'inutilité de ces talens aimables, qui ne peuvent rien pour celui qui les raſſemble, je m'appliquai à cette ſcience ſi utile à la navigation. Dans les Voyages que j'avois faits ſur Mer, je m'étois apperçû combien le *Lok* dont on ſe ſert, pour ſçavoir le chemin que le Vaiſſeau fait dans un jour, eſt incommode, & incertain. Je voulus le perfectionner; je ne preſſentois pas alors qu'en ſacrifiant tout ce qui me reſtoit à une recherche ſi avantageuſe à ma patrie, je m'expoſois au malheur d'en être chaſſé par la miſére. J'employai les foibles ſecours que je reçûs de ma Mère à compoſer, & exécuter cette machine, qui faiſoit tout mon eſpoir. Deja en voyant mon objet rempli, je jouïſſois du plaiſir de paſſer mes jours dans une heureuſe aiſance: mon épouſe arrêtoit ſur mon ouvrage des yeux ſatisfaits; elle en examinoit le jeu & les mou-

vemens avec une ſurpriſe mêlée d'admiration. Tous deux nous nous livrions aux plus douces eſpérances; mais notre bonheur ne fut pas long. Je portai ma machine dans ce ſéjour où l'envie & la haine ſe cachent ſous des dehors trompeurs, où les grands dépoſent leur fierté devant le Prince qu'ils environnent, & dont ils s'empreſſent de gagner la faveur. Ceux qui furent chargés de l'examiner, me comblérent de louanges, me firent mille queſtions: mais lorsque leur premier feu fut calmé, ils cherchérent des défauts dans mon ouvrage, & comme il n'y a rien de ſi ordinaire chez les eſprits foibles que le paſſage de l'admiration au mépris, ils me dirent que je n'avois point atteint le but que je m'étois propoſé: ſans avoir égard au tems que j'avois employé, à l'argent que j'avois dépenſé, à l'objet auquel je m'étois attaché, on ſe contenta de

m'accorder quelque éloge ſtérile. Alors je vis toute ma fortune s'évanouir, comme ces feux qui ſortent du centre de la terre, s'élevent, & vont ſe perdre dans l'air. Hommes durs & injuſtes, m'écriai-je, que faut-il donc faire pour ſe garantir de la miſére? faut-il aller baſſement vous faire ſa cour, flatter votre orgueil, d'expoſer à vos mépris? ah! ſi c'eſt-là le ſeul moyen qui me reſte, j'aime mieux, oui mille fois mieux mourir. Dans mon emportement, je briſai mon ouvrage. Je l'avouerai; en conſidérant ces triſtes reſtes épars dans ma chambre, en voyant le fruit d'un travail ſi long perdu pour moi; & pour celle qui m'étoit ſi chére, je ſentis des pleurs couler de mes yeux: j'eus honte de ma foibleſſe, & ce ſentiment ne fit qu'aigrir ma douleur. Je revins vers mon épouſe qui m'attendoit avec impatience. Quelle fut ſon indignation, lorſqu'elle apprit le malheu-

reux ſuccès de mon Voyage? Hélas! ſa plus grande peine étoit de me voir ſouffrir.

Je renonçai pour jamais à la recherche de la longitude, & de plus il eſt bien difficile de trouver la vérité, lorsqu'on a devant les yeux la miſére & l'humiliation. Sans bien, ſans eſpoir, je me vis forcé d'avoir recours à ces hommes qui nagent dans le ſein de l'opulence, & dont le luxe fait gémir tant de malheureux. Je me flattai des les toucher, de les attendrir ſur mon ſort. Hélas! ils furent tous inflexibles. Il ſemble que la vuë du miſerable endurciſſe leur cœur; ils affectent de lui montrer un viſage dur & ſévére; leur maintien eſt fier, & repouſſant: jamais ces ames viles n'ont connu le plaiſir le plus doux, celui d'obliger noblement. Ce ne fût qu'après avoir longtems eſſuyé leur refus offenſant, ou vu l'inutilité de

leurs promeſſes fatiguantes, c
ſolus, preſſé gar la faim, c
ma patrie. Semblable à un
qui ſe voit pourſuivi par une
roce, il fait ſes efforts pour
per; il apelle du ſecours, n
ſonne ne veut lui en donner:
de fatigues, & prêt d'être atte
l'animal furieux, il arrive au b
le mer; il découvre de loin une
te de rocher; il s'élance, & v
nâge chercher l'aſile qui lui eſt
dans ſon Iſle.

Vous voyez, dis-je à mon
vous voyez, homme généreux,
bien vos ſoins ont dû me par
chers. J'implore aujourd'hui vos
tés pour cette épouſe malheureuſe
digne d'un meilleur ſort; on vient
me nommer à un emploi; que je n'
cepte qu'avec repugnance. Je
errer dans un pays que je ne conno
point; je ſerai le vil inſtrument dont

on le serra pour être connûes des hommes, qui ne sont point ici de mal, contre lequel j'expose ma vie. Hélas! elle est formée de cet amour des maux que je ne la défendrai pas, si je ne la donne pour celle qui en adoucit l'amertume! Ah! que me restoit-il à faire après avoir vû les François triompher à Lowositz? Ils m'ont paru douces: je ne serois pas aujourd'hui forcé d'aller soutenir chez les malheureux habitans des Campagnes, leurs enlever le fruit de leurs sueurs, pour enrichir des hommes méprisables qui osent acheter, & se nourrir du sang des peuples. Mon hôte touché des mes malheurs, me promit que mon épouse trouveroit dans sa maison les mêmes soins que la sienne. Cette pensée de pressentir que pendant mon absence, elle seroit tranquille & heureuse, j'allai la trouver; & en entrant

leurs promeſſes fatiguantes, que je réſolus, preſſé gar la faim, de quitter ma patrie. Semblable à un inſulaire qui ſe voit pourſuivi par une bête féroce, il fait ſes efforts pour lui échapper; il apelle du ſecours, mais perſonne ne veut lui en donner: épuiſé de fatigues, & prêt d'être atteint par l'animal furieux, il arrive au bord de le mer; il découvre de loin une pointe de rocher; il s'élance, & va à la nâge chercher l'aſile qui lui eſt refuſé dans ſon Iſle.

Vous voyez, dis-je à mon hôte, vous voyez, homme généreux, combien vos ſoins ont dû me paroître chers. J'implore aujourd'hui vos bontés pour cette épouſe malheureuſe ſi digne d'un meilleur ſort; on vient de me nommer à un emploi; que je n'accepte qu'avec repugnance. Je vais errer dans un pays que je ne connois point; je ſerai le vil inſtrument dont

on ſe ſervira pour faire contribuer des hommes, qui ne m'ont point fait de mal, contre leſquels j'expoſerai peut-être ma vie. Hélas! elle eſt ſemée de tant de maux que je ne la deffendrois pas, ſi je ne la devois pas à celle qui en adoucit l'amertume! ah! que ne l'ai-je perdu dans la pleine de *Corbach* apres avoir vû les *François* vainqueurs! la mort m'eût paru douce: je ne ſerois pas aujourd'hui forcé d'aller honteuſement répandre l'inquiétude & l'effroi chez les malheureux habitans des Campagnes, leur enlever le fruit de leurs travaux pour enrichir des hommes mépriſables qui oſent achetter, & ſe nourrir du ſang des peuples. Mon hôte touché des mes malheurs, me promit que mon épouſe trouveroit dans ſa maiſon les mêmes ſoins que la ſienne. Content de preſſentir que pendant mon abſence, elle ſeroit tranquille & heureuſe, j'allai la trouver: en entrant dans

la chambre, mon cœur fut ſerré par la crainte; elle jetta ſur moi un regard ſi tendre que je volai près d'elle. *Julie*, ma *Julie*, lui dis-je, en l'embraſſant, il faut que je te quitte, il faut que je me ſépare de toi qui ſeule ſoutiens ma triſte exiſtence. Je vais parcourir cette contrée aride; ton époux va être en bute à la haine, aux injures de ſes habitans: il eſſuïera la fatigue; il ſera dévoré par la faim, par la ſoif; & la plus grande de ſes peines ſera de ne te pas voir. Sa tête ſe pancha ſur mon ſein; elle l'arroſa de ſes larmes. Je vis avec quelle douleur elle enviſageoit l'inſtant de notre ſéparation, & combien j'en étois aimé. Toute la fureur du ſort ne peut détruire le veritable amour; il ſemble naître, & croître ſous ſes coups.

Le moment arriva où je fus forcé de quitter la tendre amie de mon cœur. Après l'avoir recommandée à mon hô-

te, à ſon épouſe, je m'arrachai de ſes bras, & m'éloignai lentement comme une mère inquiète s'éloigne de ſes petits pour aller chercher la nourriture qui leur manque.

L'emploi que les Régiſſeurs m'avoient donné, étoit à *Potsdam*, qui eſt à quatre miles (*) de *Berlin*. Les détails que je vais donner ſur la Cour ſeroient bien plus intéreſſans, & mes obſervations plus amuſantes, ſi j'y avois porté un nom célèbre, ou une fortune conſidérable. Ce n'eſt pas dans l'obſcurité que l'homme ſimple peut percer ce nuage brillant, qui dérobe à ſes yeux & le Monarque, & ceux qui l'environnent dans les Cours. Tout paroit grand à celui qui eſt dans l'éloignement; il n'apperçoit que des héros, des hommes intrépides, des miniſtres actifs & empreſſés, que le courant des

(*) Le mile fait deux lieuës communes de *France*.

affaires entraine; mais ſi la fortune l'approche de ces objets qui lui paroiſſoient ſi merveilleux, ſouvent il ne voit plus que des enfans: celui qu'il croyoit un Héros, n'eſt plus qu'un témeraire, le Guerrier qu'un faux brave, le Miniſtre qu'un intrigant. Si j'avois pû voir & étudier ce Prince ſi célèbre, mon admiration pour lui eût ſans doute augmenté, & je pourrois aujourd'hui expoſer au grand jour cette ame généreuſe, à laquelle tant d'autres ſervent d'ombre.

La Ville de *Potsdam* bâtie ſous *Fréderic I.* renferme dans ſon ſein dix-huit mille habitans: elle eſt ſituée dans une Isle que forme la *Havel*, & la *Sprée:* ſon terrein eſt à la fois ſabloneux, & maréçageux; pluſieurs de ſes quartiers ſont dans le goût de ceux d'*Amſterdam;* des Canaux ſemblables à ceux de la *Hollande* coulent dans cette Ville, également embellie par des allées d'arbres qui lui donnent un air champêtre & en rendent

le séjour agréable. On n'y voit point de places décorées: celle qui eſt en face du Château eſt la ſeule où l'on apperçoive quelques bâtimens remarquables: la ruë qui eſt vis à vis le Palais du Roi eſt très-belle: toutes les façades de ſes maiſons ſont conſtruites ſur des deſſeins ſemblables à ceux de *Palladio*, fameux Architecte *Italien;* mais ſous ces dehors magnifiques ſe cache la miſere du plus vil Artiſan & du Soldat malheureux. On voit dans cette Ville peu de Bourgeois: ils ſont presque tous pauvres: on y rencontre beaucoup de Soldats; cette eſpéce d'hommes, qui préſente l'image de la guerre, y frappe les yeux à chaque inſtant: à l'air dur & ſauvage de ſes habitans on la prendroit pour le ſéjour de *Pharasmane.*

Le Château eſt d'un goût médiocre; il eſt ſuperbement meublé; ſes jardins ſont mal deſſinés, & plus mal entretenus.

J'en ai assez dit sur *Potsdam* pour qu'on puisse en avoir une juste idée. J'ajouterai quelques réflexions sur la Cour, & sur le Prince qui en fait le plus grand intérêt.

Le Roi donne le matin aux affaires de son Royaume: il paroit que ce tems est bien employé. Il lit tous les mémoires qui lui sont adressés, & y répond quelquefois: j'ai vû plusieurs lettres écrites de sa main à des *François*, ou à ses sujets qui lui demandoient justice, par lesquelles il la leur promettoit, & leur indiquoit un jour d'audience. A midi & demi il dine; il admet tous les jours à une table qui touche à la sienne, vingt ou vingt-cinq personnes: ce sont des Princes, des Colonels: Mr. le Marquis *Dargens* est le seul homme de Lettres résidant à *Potsdam*, que j'ai vû manger avec le Roi; ce Prince a beaucoup lû, & avec fruit; *Quinte-Curce* est un des livres qui lui plaît davantage; son cœur

s'enflamme au récit des actions d'*Alexandre;* il ne se lasse point d'étudier ses opérations militaires, ses marches, ses siéges, ses victoires; tout le touche, tout l'intéresse dans la vie de ce Héros. Plus sage que le Prince malheureux (*) qui l'avoit pris pour modéle, qui en avoit la valeur, & la témérité, il n'ira point répandre l'effroi au loin, troubler les peuples qui reposent à l'ombre de la paix: il se contente de faire fleurir ses Etats, & de les préserver de l'irruption de ses ennemis.

Le soir le Roi s'amuse à faire de la Musique: il joue très-bien de la flutte, & rend les *adagio* avec cette ame, cette chaleur, qui donne à la Musique un charme si puissant. Après le concert, le Prince soupe avec cinq ou six de ses favoris: c'est à ce repas qu'il se livre le plus à cette heureuse familiarité que

(*) *Charles* XII. Roi de *Suede.*

observations pour remplir un emploi, dont les fonctions me paroissoient tous les jours plus désagréables. J'éprouvois combien le poids de la nécessité est lourd & pesant: obligé de promener un œil curieux chez le Marchand, je le voyois avec peine m'envisager comme l'ennemi de son repos, & de sa fortune, si je le surprenois en fraude; un homme tremblant, une femme éplorée m'environnoient, des enfans se jettoient à mes genoux, & me conjuroient de ne point les plonger dans la misère, eux, & ceux qui leur avoient donné le jour. Je me trouvois dans la cruelle circonstance de tromper ceux dont j'avois la confiance, ou de ruiner des hommes, dont le seul crime est celui qui est commun à tous les autres. Emporté par le sentiment de la commisération, je pardonnai plusieurs fois aux coupables; on le sçut, & je fus menacé de perdre ma place: c'étoit le seul fil auquel étoit

attachée ma triste existence; je n'avois point à choisir; il falloit, ou conserver mon emploi, ou me voir réduit à la plus affreuse extrémité. Je m'armai de sévérité: hélas! le plus grand malheur pour l'homme bon & compatissant est d'être forcé de devenir dur, insensible aux cris de ses semblables, & d'être l'instrument de leur malheur.

L'emploi que j'avois à *Potsdam*, m'étendoit au delà de la Ville, & m'obligeoit de faire des visites chez des Paysans. J'allois dans ces tristes cabanes, l'azile du malheureux; en y entrant, l'effroi & la crainte sembloient me précéder. J'y voyois de pauvres vieillards, des femmes courbées sous la misère, des enfans foibles & languissans; ce touchant spectacle me faisoit sentir de plus en plus combien il est malheureux de ne pas être riche, & de voir souffrir. Il y avoit déja quatre mois que je remplissois l'emploi le plus fatigant, sans

pouvoir m'habituer à la dure néceſſité de tourmenter des hommes, lorſque je fus chargé d'aller, accompagné de deux Commis, chez un Marchand accuſé d'être en fraude: je m'y tranſportai avec le ſerrement de cœur que l'on éprouve à l'approche d'un malheur qui nous menace. En entrant, je vis un homme inquiet & troublé; il jetta ſur nous un regard étincélant de colère; il ſe doutoit que nous étions conduits par quelques délateurs. Comme nous étions occupés à viſiter chez lui, il appella un de ſes enfans, lui dit un mot à l'oreille: le fils diſparut, & le Pêre vint enſuite à nous avec un air aſſuré: eh bien! Mrs. vous ne trouvez rien? nous dit il. Je ſouhaite, lui répondis-je honnêtement, je ſouhaite pour vous & pour moi que nous nous ſoyions trompés. Un de mes camarades avança dans un coin obſcur, & dérangea de mauvais haillons qui

couvroient la fraude du Marchand; celui-ci furieux lui porta un coup qui le renverſa; indigné de ſa brutalité, je le ſaiſis, & d'une main vigoureuſe je l'entrainai hors de ſa maiſon malgré ſes efforts: étonné de ne pouvoir m'échapper, il eut recours aux cris, & appella du ſecours, en prononçant ces mots ſi propres à émouvoir la populace: au même inſtant je vis paroître une troupe d'hommes incertains s'ils iroient le deffendre; puis, s'excitant mutuellement contre nous, accourir comme des forcenés armés de bâtons; je fus forcé, pour éviter leurs coups, de quitter le Marchand, & de me mettre en défenſe: je leur oppoſai mon épée; ils virent dans mes yeux, & dans le ſon de ma voix menaçante la réſolution de tuer le premier qui avanceroit; ils s'arrêtèrent; malheureuſement un des deux Commis effrayé prit la fuite, & entraina l'autre; ils furent pourſuivis; je res-

tai seul, contenant toujours la troupe qui me menaçoit; semblable à un sanglier pressé par une meute de chiens, l'animal terrible s'arrête; tous veulent s'élancer sur lui, mais la vuë de ses défenses les intimide: cependant ceux qui avoient poursuivi mes timides camarades n'ayant pû les joindre, plus furieux encore que les autres, revinrent sur moi, en jurant de me laisser mort sur la place: je sentis combien le danger devenoit pressant; je me retournai sur le champ contre mes nouveaux adversaires; la tête baissée, précedé de la pointe de mon épée, je fendis la foule; tous s'écarterent, & je m'éloignai avec une rapidité qui leur ôta bientôt l'espoir de m'atteindre.

Lorsque je fus de retour à *Potsdam*, l'horreur de mon état se présenta à mes yeux sous les traits les plus affreux: je me regardai comme un être en bute à la haine au mépris de tous les hom-

mes : cette penſée me faiſoit frémir. Le ſentiment de mes peines étoit encore aggravé par un ſouvenir douloureux qui me pourſuivoit ſans ceſſe : celle qui me conſoloit manquoit à mon cœur ; elle étoit dans l'éloignement : que faiſoit-elle ? Songeoit-elle à ſon époux ? Etoit-elle heureuſe ? . . . Heureuſe loin de moi ? Ah ! non, non, elle n'eſt point heureuſe ; elle ſoupire après celui qu'elle aime ; elle voudroit le voir, l'embraſſer, recevoir ſes tendres careſſes. Comme j'étois le plus occupé de ces penſées, je vis entrer dans la maiſon où je demeurois, un grand homme ſimplement mis ; mais dont le ton ferme & aſſuré annonçoit l'aiſance d'un Négociant de Province : il vint ſe placer près de moi, & avec cette franchiſe aſſez ordinaire aux *Allemands*, il m'adreſſa la parole, me parla de ſes affaires, du ſujet de ſon voyage. Comme il me vit diſtrait & penſif, il me

fit plusieurs questions; je crus découvrir dans le son de sa voix plus d'intérêt, que de curiosité: je répondis à sa confiance, en lui avouant le sujet de mes peines. Vous, Commis? me dit-il, en m'interrompant: je ne l'aurois ma foi pas cru; n'insultez pas, lui répondis-je, à un homme malheureux, qui ne connoit que trop l'horreur de son sort. Si par une revolution, à laquelle les fortunes qui semblent les plus sures sont exposées, vous vous trouviez dans l'affreuse nécessité de choisir entre mon emploi, ou la derniére misére, vous aimeriez mieux encore le remplir que de voir votre femme, vos enfans, languir dans l'indigence; mais si vous vouliez, me repliqua-t-il, il ne tiendroit qu'à vous de faire mieux: je suis riche; vous êtes honnête-homme; du moins je le crois; vous pourrez m'être utile, & vous apprendrez si je sçais reconnoitre les services que l'on me rend.

Si ce bon Négociant eût été *François*, son ton m'eut déplû; chaque nation a un genie qui lui eſt propre; ſouvent ſes idées différent de celles d'un autre, quoique ſes expreſſions ſoient les mêmes. J'acceptai l'offre que Mr. *Schaap* (c'étoit le nom de cet *Allemand*) me fit de m'emmener avec lui, & de m'intéreſſer dans ſon commerce. Je retournai à *Berlin* pour remettre au Chef de la Régie la commiſſion qu'il m'avoit donnée: en arrivant, j'appris qu'il avoit été tué: à cette nouvelle j'oubliai qu'il m'avoit trompé, & je fus fâché de ſon ſort. Je brulois d'impatience de revoir mon épouſe; je courus, je volai chez ſon hôte; elle me vit; la ſurpriſe, ... ſes bras tendus vers moi, . . . doux raviſſement, précieux & innocent tranſport, on ne goûte plus vos charmes; l'infidélité, la triſte indifférence ont ſuccédé au ſentiment le plus pur.

L'homme généreux qui nous avoit

ouvert sa maison, qui nous avoit procuré avec un si grand désintéressement une heureuse aisance; apprit avec peine que nous allions habiter une autre contrée. Nous le quittames avec cette douleur muette que des ames sensibles éprouvent, en se séparant de leur bienfaiteur, & rejoignîmes Mr. *Schaap* qui nous attendoit pour aller en *Silésie* où ses affaires l'appelloient. Je fus charmé de voir cette Province, la plus belle de celles que le Roi de *Prusse* a sous son empire. Comme je ne me suis pas proposé de faire la description de toutes les Villes par lesquelles j'ai passé, je ne m'arrête point à celles du *Brandebourg* que j'ai traversées pour aller en *Silésie*. Cette Province, qui appartenoit autrefois à la Maison d'*Autriche*, est une des plus vastes de l'*Europe*; elle est bornée au Nord par le *Brandebourg*, & la *Pologne*; à l'Orient elle l'est encore par la *Pologne*; au Midi

par la *Hongrie*, par la *Moravie*, au Couchant partie par la *Basse-Lusace*, partie par la *Boheme*. Elle forme à peu près une vallée longue de soixante milles d'*Allemagne*, environnée de montagnes d'où sortent plusieurs petites rivières qui la fertilisent, & vont se jetter dans l'*Oder*. Plusieurs de ses Villes sont qualifiées de Principauté, de Duché, de Baronie; *Breslau* en est la Capitale. Cette Province est très-fertile en bleds; les pâturages en sont excellens; aussi les prairies sont-elles couvertes d'un nombreux bétail qui s'y engraisse, & fait la richesse du pays. La Rivière de l'*Oder* qui l'arrose, la rend très-agréable, & facilite son commerce.

Je n'ai point cherché à approfondir si les droits que le Roi a prétendu avoir sur la *Silésie*, & en vertu desquels il l'a enlevée à la Reine de *Hongrie*, sont plus légitimes que ceux de cette Princesse; les deux Puissances ont mis leurs

titres sous les yeux de l'*Europe*, & les ont fait valoir; mais comme la raison décide rarement entre les Souverains, la force des armes a donné un maître à cette Province. Le Roi y entretient quatre-vingt mille hommes; il en retire des sommes immenses: peut-être seroit-il plus aimé de ses nouveaux sujets, s'ils étoient moins surchargés d'impôts, & il seroit plus sûr de conserver sa conquête.

Après avoir longtems arrêté mes yeux sur des plaines arides & sablonneuses, je parcourois avec plaisir cette belle contrée, qui ne m'offroit plus le triste spectacle de la misére & de la dépopulation. Ses habitans jouissent de l'aisance commune à tous ceux dont le pays est fertile & commerçant; l'activité & l'industrie répandent parmi eux une heureuse abondance. Les toiles que cette Province fournit à l'*Espagne*, y entretiennent un nombre considérable

de manufactures, & forment avec ſes draps une de principales branches de ſon Commerce, qui pénétre dans toutes les parties de l'*Allemagne*, & s'étend même juſqu'en *France*. Elle a auſſi l'avantage, ſi c'en eſt un, de renfermer dans ſon ſein beaucoup de Nobles, qui ſe contentent de parler de leur origine, ſans ſe montrer ſous des dehors plus brillans que les autres.

La Religion *Catholique* eſt celle qui domine en *Siléſie*: peut-être préſente-t-elle à ſes habitans le Prince *Proteſtant* qui les gouverne ſous un aſpect moins favorable. La conformité du culte eſt une chaîne de plus, qui lie le peuple à ſon ſouverain; l'homme craintif & ſuperſtitieux croit toujours voir la haine, ou la tirannie dans le cœur d'un Roi dont la Religion différe de la ſienne.

Le ſéjour que j'ai fait en *Siléſie* n'a pas été aſſez long pour que mes obſervations ſur les mœurs des habitans,

& ſur leur pays, ſoient bien juſtes & bien étendues. Celui qui veut briller, juge à la première inſpection, & prononce d'un ton tranchant; mais l'homme ſimple qui cherche la vérité, & qui veut la dire, craint toujours de ſe tromper.

La Ville de *Breslau* m'a paru grande, & aſſez bien bâtie; l'*Oder* qui la traverſe eſt large en cet endroit de plus de trois cent pas, & coule avec une rapidité étonnante. Cette Rivière qui reſſemble à un grand Canal, bordée de belles prairies, & de pluſieurs arbriſſeaux, forme une perſpective fort agréable. Les ruës de *Breslau* ſont ſi larges & ſi régulières, que l'on découvriroit les deux extrémités de la Ville, ſi elle étoit moins longue. On y remarque auſſi pluſieurs places aſſez belles, entr'autres une où eſt le marché au ſel, environnée de bâtimens qui ſont de la plus noble architecture. Il y a, dans

cette Ville, plusieurs Eglises bâties avec goût, surtout une que les *Lutheriens* ont enlevée aux *Catholiques*, parcequ'ils sont en plus grand nombre, & que leur Religion est la dominante à *Breslau*.

Mr. *Schaap*, qui, après avoir vû dans un pays ce qui se vendoit le mieux, ne trouvoit plus rien digne de sa curiosité, ayant fini toutes ses affaires, quitta la *Silésie* pour aller à *Königsberg*; Nous le suivîmes moi & mon épouse. Après quelques jours d'une route assez fatigante, nous arrivames dans cette Ville qui est la Capitale de la *Prusse*, & qui fut fondée, au treizième siècle, par les Chevaliers de l'Ordre *Teutoniques*; ils la nommérent *Königsberg*, en l'honneur de *Primislas Ottocare* Roi de *Bohême*, qui leur amena du secours contre les habitans de ces quartiers, qui étoient encore payens. Elle fut fort agrandie par *Albert de Brandebourg*, qui la rendit une des plus considérables du

Nord. Ce Prince, qui aimoit les Sciences, y fonda une Université qui eſt aſſez célèbre. On y voit auſſi un bibliothèque nombreuſe, qu'il enrichit d'un Volume écrit de ſa main pour l'inſtruction de ſon fils, & le gouvernement du Pays. *Königsberg* étoit autrefois très peuplée; mais en 1709. elle fut affligée d'une peſte, qui diminua beaucoup le nombre de ſes habitans. Cette Ville fait un commerce conſidérable avec la *Ruſſie*, dont elle eſt frontière: ſa proximité lui fut funeſte dans la guerre dernière: les *Ruſſes* s'en emparèrent, & la firent contribuer. La Rivière de *Perge*, ſur les bords de laquelle elle eſt bâtie, facilite ſon commerce avec toutes les nations, & le rend très-floriſſant.

Mr. *Schaap*, qui avoit beſoin de pelleteries, me mena chez ſon Marchand. Comme nous faiſions nos emplettes nous vîmes arriver deux *Ruſſes*, qui lui demandèrent différentes mar-

marchandiſes. Lorſqu'ils eurent fini leur Compte, l'un des deux fit enlever tout ce qu'il avoit choiſi, & s'en alla ſans donner d'argent! l'autre lui ſouhaita un heureux voyage, & paſſa d'un air aſſez libre dans la chambre voiſine. Je demandai à notre Marchand pourquoi cet homme ne ſuivoit pas ſon camarade: c'eſt, me répondit-il, parcequ'il eſt ſa caution: ſa perſonne me répond de toutes les Marchandiſes que ſon aſſocié vient de prendre chez moi; lorſqu'il ſera en *Ruſſie*, il m'enverra des pelleteries pour leur montant, & ſon camarade alors ira le rejoindre. Il y a bien des Nations, continua-t-il, avec leſquelles il ne ſeroit pas trop ſûr de faire de pareilles conditions; je connois plus d'un *François* qui me laiſſeroit volontiers tous ſes Compatriotes pour dix mille francs. Voilà, dis-je en moi même, & en rougiſſant, voilà donc l'idée que le peuple le plus poli,

le plus aimable, a donnée de ſa probité; des hommes groſſiers, ſortis à peine des mains de la nature, ont ſçu gagner la confiance des étrangers: leur bonne foi ne vaut-elle pas mieux que tous ces talens dont nous ſommes ſi fiers, & qui nous rendent ſi avantageux? Je ne répondit rien au Marchand, parcequ'il ignoroit que j'étois *François*. Mr. *Schaap*, occupé à examiner ſes pelleteries, ne nous avoit point entendu; après avoir choiſi ce qui lui convenoit, il paya le Marchand, & nous nous en allames à l'Auberge, où mon épouſe nous attendoit. Notre Négociant nous annonça qu'il vouloit retourner à *Hambourg* ſa Patrie, qu'il nous emmeneroit chez lui, & qu'il me mettroit à même de lui être utile.

Avant de quitter la *Pruſſe*, je remarquerai que ce Royaume eſt ſitué entre la Mer *Baltique* au Nord, la *Samogitie*, & la *Lithuanie* à l'Orient, la *Pologne* au

Midi, le *Brandebourg* & la *Caſſubie* au Couchant. On ne ſçait pas au juſte, & les *Pruſſiens* eux-mêmes ignorent, comment on les appelloit autrefois. Ils ont tiré leur nom de *Boruſſiens* de la Riviére de *Ruſſe.* (*) On les a toujours confondus, ou avec les bas *Allemands*, ou avec les *Polonois.* Aujourd'hui ils ſont mêles les uns avec les autres, mais ils n'avoient anciennement aucun Commerce avec eux. Leur pays fut habité par des peuples, qui étant partis de la *Scithie*, & des extrémités de l'*Europe*, où eſt la ſource du Fleuve *Tanaïs*, s'arrêterent dans cette Province ravagée & abandonnée par les *Goths.* Ils y vécurent à la manière de leur pays, c'eſt à dire qu'ils menoient une vie errante & fugitive : ils ne connoiſſoient d'autres fruits que ceux que la nature produit ſans culture : ils n'avoient ni religion ; ni reſpect pour les Dieux : ils

(*) *Bo*, ſignifie auprès *Ruſſie.*

paroiſſoient même n'avoir aucune idée de la Divinité, & regardoient le reſte des hommes comme des êtres indifférens; chacun d'eux s'iſoloit: ils vivoient ſans aucunes loix, ſans aucune forme de gouvernement, ſe nourriſſoient de miel ſauvage, de ſang de cheval, ou de bêtes féroces, qu'ils perçoient de leurs fléches, ou qu'ils atteignoient à la courſe. Ils ſuivoient l'impulſion de la nature, habitoient indifféremment avec la première femme qu'ils appercevoient: ils ne connoiſſoient ni le nom d'épouſe, ni celui de conſtance. Ce peuple errant multipia à un ſi grand point, que le nombre prodigieux d'enfans lui fut à charge. Dans cet embarras, il forma la cruelle réſolution de faire mourir toutes les filles qui naîtroient, & de ne garder que les mâles. Pendant deux ans il exécuta ce projet barbare. Ses voiſins n'en étoient pas moins inquiétés par les courſes qu'il faiſoit ſur leurs terres.

Il leur étoit difficile de s'oppoſer à cette multitude d'hommes qui ravageoit leurs campagnes, ſemblable à un torrent groſſi par les nèges, qui deſcend avec rapidité d'une montagne, & entraine tout ce qu'il rencontre. Enfin, fatigués de cette vie vagabonde, ils s'aſſemblèrent un jour pour ſe règler entre eux, & établirent quelque forme de république. Un de ces Barbares, qui n'avoit pas l'eſprit ſi groſſier que les autres, leur tint ce diſcours. „ Pourquoi nous contentons-nous de tirer des abeilles de„ quoi nourrir nos corps? Que n'en „ prenons-nous auſſi des inſtructions „ & des exemples pour règler notre „ vie? ne voyons-nous pas qu'elles ont „ un Roi à qui elles obéiſſent? Elles „ ſont gouvernées avec équité; celles „ qui ſont oiſeuſes, ſont forcées de „ travailler; celles qui ſont plus ménagères, plus induſtrieuſes, & plus occupées, ſont dans les places les plus

„ honorables de leurs ruches.“ Ce diſcours plut à l'aſſemblée; ils élurent unanimement ce ſage Barbare pour leur Roi, qu'ils nommèrent *Vroter*: c'eſt le nom qu'ils donnent, dans leur langue, au Roi des abeilles. Cet homme joignoit à un eſprit pénétrant l'ame grande & juſte que doit avoir un Roi. Il régla les mariages, abolit ce mélange qui ne peut exiſter que chez une nation féroce, & que *Platon*, dans ce délire qu'un Philoſophe ne devroit jamais éprouver, autoriſe dans ſa République. Il leur donna des loix, leur inſpira de la crainte pour les Dieux, & leur fit adorer des ſerpens, animaux rares dans ces Régions froides: il leur donna l'exemple des *Samogites*, & des peuples de la *Lithuanie*. Quelque tems après, pour qu'on ne dépeuplât pas les forêts, il leur perſuada que les bêtes en étoient les Divinités: il partagea la campagne à ſes ſujets pour la cultiver: & conſacra quelques forêts.

Alors ces Barbares devinrent plus redoutables: la discipline ajoutée à leur valeur, les rendit quelque tems invincibles: ils ravagèrent la Province des *Massoviens*, qui sont des peuples de *Pologne*, deffirent plusieurs fois leur armée, & leur firent craindre une destruction entiére. *Conrad* Roi de *Pologne* désespérant de résister à des ennemis aussi terribles, résolut d'aller à *Rome* pour obtenir du secours, & le sollicita en son nom, & en celui des *Saxons*, & des *Allemands*, également attaqués par ces barbares, qu'ils ne repoussoient qu'avec peine.

Le Pape, instruit que c'étoient des payens contre lesquels on lui demandoit du secours, & pressé par les Chevaliers *Teutons*, qui venoient d'être chassés de *Syrie* par les *Sarrasins*, & qui lui demandoient une retraite pour leur Ordre, leur envoya ces Chevaliers. Ils étoient alors au nombre de trente mille tous *Al-*

lemands, selon leur institut qui ne leur permettoit pas d'en admettre d'une autre nation. Cette Société, qui avoit eu de très-petits commencemens, s'étoit augmentée considerablement, avoit acquis de grands honneurs, & des richesses immenses. Ces Chevaliers s'avancèrent dans la *Prusse*, & tuèrent un grand nombre d'habitans en différentes batailles. Après les avoir vaincus, & en avoir exterminé la plus grande partie, ils forcèrent ceux qu'ils firent prisonniers de recevoir la Religion *Catholique*. Le Pape leur envoya des hommes éclairés pour les instruire de ses dogmes; mais ils eurent tant d'aversion pour leurs maîtres, qu'elle s'étendit jusques sur les principes qu'ils voulurent leur donner. Dans leur fureur ils attaquèrent l'Archevêque *Adelbert* & lui coupèrent la tête dans le tems qu'il disoit la Messe. Après avoir souvent quitté, & repris la Religion qu'on leur enseignoit, ils s'a-

doucirent, enfin, & se laissèrent persuader: ils tuèrent leur serpent, & brulèrent les forêts qui leur avoient servi de temple. Les Chevaliers *Teutons*, s'étant rendus maîtres de la *Prusse*, leurs familles commencèrent à s'y établir, & c'est d'eux en grande partie que descend la Noblesse qui l'illustre. Leur Ordre devint si puissant, qu'il pouvoit composer une Armée de soixante mille hommes. Les Princes du sang Royal se faisoient gloire de les commander: leur Chef avoit tous les honneurs d'un Roi; fiers de leurs succès, ils oublièrent bientôt celui à qui ils devoient leur conquête; ils se revoltérent contre lui, s'approprièrent tous les biens de l'Ordre, & renditent leurs Commanderies héréditaires: ils firent même la guerre aux *Polonois* qu'ils étoient venus secourir. En 1450. les Villes de *Dantzig*, *Thorn*, & *Elbing* declarerent à leur grand Maître qu'elles étoient lasses de lui obéir;

elles se donnèrent à *Casimir* fils de *Jagellon* Roi de *Pologne*. La guerre que les Chevaliers & les *Polonois* se firent, pour la *Prusse*, dura treize ans : ces derniers étant restés victorieux, donnèrent la loi. La *Prusse* citérieure de la *Vistule* fut annexée au Royaume de *Pologne*, & s'appella *Prusse Royale*. L'Ordre garda la *Prusse* ultériere, mais fut obligé d'en prêter hommage aux vainqueurs. En 1510. *Albert* Margrave de *Brandebourg*, Grand Maître de l'Ordre *Teutonique*, entreprit une nouvelle guerre contre les *Polonois*, qu'il termina heureusement pour lui. *Sigismond*, Roi de *Pologne*, le créa Duc de *Prusse*, & rendit cette Dignité héréditaire pour ce Prince, & ses Descendans. Ce Duc étant resté maître de la *Prusse*, quitta l'habit, la croix, & les armes de l'Ordre *Teutonique*. Les Chevaliers trop foibles se contentèrent de protester contre ce qu'ils ne purent empêcher.

Les nouveaux dogmes de *Luther* & de *Calvin* s'étoient répandus dans l'*Allemagne*: l'intérêt, l'indépendance, les avoient fait recevoir avec avidité, & avoient arraché du sein de l'Eglise un nombre prodigieux de ses enfans. *Albert* se fit *Protestant*, & la *Prusse* imita son exemple. Après la mort d'*Albert*, le Duché de *Prusse* fut long-tems ravagé par les guerres de *Gustave Adolphe* avec l'Empereur *Ferdinand* II. Enfin, il fut érigé en Royaume héréditaire sous *Frédéric* Electeur de *Brandebourg*: l'Empereur *Leopold*, qui connoissoit l'ambition de ce Prince, & qui vouloit le mettre dans ses intérêts, lui promit de le faire reconnoître pour Roi, s'il vouloit lui fournir les secours dont il avoit besoin. *Frédéric* y consentit: il fut couronné à *Königsberg*, & reconnu par tous les Alliés: il le fut ensuite par toutes les puissances contractantes au Traité d'*U-*

trecht. (*) La Princeſſe *Sophie Charlotte*

(*) Dans une Brochure intitulée: *Entretiens ſur l'Art de règner, en cinq ſoirées*, on trouve, ſur l'Origine de la Maiſon de *Brandebourg*, des éclairciſſemens curieux, analogues à ceux qu'on rapporte ici: „ Dans le tems des deſordres (y eſt-„ il dit) & de la confuſion, on vit s'élever, au „ milieu des Nations Barbares, un commence-„ ment de ſouveraineté nouvelle. Les Gouver-„ neurs des différens païs ſecouèrent le joug: & „ bientôt aſſez puiſſans pour ſe faire craindre de „ leurs maîtres, ils obtinrent des priviléges; ou „ pour mieux dire, par la forme d'un genouil „ à terre, ils emportèrent le fond.

„ Dans le nombre de ces audacieux, il y en a „ eu pluſieurs, qui ont jetté les fondemens des „ plus grandes Monarchies: & peut-être même „ à bien compter, tous les Empereurs, Rois & „ Princes Souverains, leur doivent leur Etat.

„ Le Premier des Ancêtres de la Maiſon de „ *Brandebourg* qui acquit le droit de Souverai-„ neté, fut *Taſſillon*, Comte de *Hohenzollern*. „ Le treizième de ſes deſcendans, fut *Burg-„ grave* de *Nurenberg*. Le 25. fut Electeur de „ *Brandebourg*, & le 37. fut Roi de *Pruſſe*.

„ Cette Maiſon a eu, ainſi que les autres, ſes

ſon Epouſe, écrivoit à *Leibnitz*; „ (*) „ à cette occaſion ne croyez pas que je „ préfere ces grandeurs, & ces cou- „ ronnes dont on fait ici tant de cas, „ aux charmes des entretiens philoſo- „ phiques que nous avons eus à *Charlo- „ tenbourg:* " C'eſt à cette Princeſſe que l'Académie Royale des Sciences de *Berlin* doit l'exiſtence: *Leibnitz* en fut le Chef. Elle aimoit à s'entretenir avec ce Philoſophe ſur le principe des choſes; elle connoiſſoit le foible de ſon Epoux, & le voyoit avec la ſupériorité d'une ame grande. „ . . . Je prépare

„ *Achilles*, ſes *Céſerons*, ſes *Neſtors*, &c. . . . „ Elle s'eſt enfin agrandie par ces droits qu'on „ ne connoît que chez les Princes heureux, qui „ ſont les plus forts; car l'on voit, dans l'ordre „ de ſes ſucceſſions, ceux de convenance, d'ex- „ pectative, & de protection. Depuis *Taſſillon* „ juſqu'au grand Electeur, elle n'a fait que vé- „ géter, &c. . . .

(*) Voyez les *Mém. de Brandebourg*.

„ au Roi, disoit-elle, en mourant, le „ spectacle d'une pompe funebre, où il „ aura une nouvelle occasion de dé„ ployer sa magnificence." *Frideric I*, en mourant, laissa son Royaume à *Frédéric Guillaume*, qui eut pour successeur *Charles Frédéric* régnant aujourd'hui.

Apres avoir parler de l'origine des *Prussiens*, & des révolutions qui sont arrivées dans leur gouvernement, il ne me reste plus qu'à ajouter quelques réflexions sur la nature du pays. La Mer jette, sur les Côtes de la *Prusse*, une très-grande quantité d'ambre! les habitans achétent la permission de le recueillir, & vont le chercher jusques dans les flots. Cette matière faisoit autrefois la richesse du pays: elle étoit si estimée dans le tems des *Romains*, que l'Empereur *Domitien* voulut faire la guerre à ces Peuples pour la seule raison qu'ils avoient de l'ambre; les Barbares surpris, lui offrirent de lui donner ce qu'il

vouloit venir chercher à grands fraix ; ils obtinrent par ce moyen leur repos, & conservèrent leur liberté. Ce commerce est bien diminué depuis que l'on ne se sert plus de l'ambre que pour en respirer l'odeur. (*) On trouve, dans les forêts de *Prusse*, plusieurs animaux sauvages, entre autres des buffles, & des chevaux, qui ne sont à la vérité d'aucune utilité, parceque ils sont indomptables; & qu'ils ne peuvent rien porter à cause de la foiblesse de leurs jambes. La *Prusse* n'a ni vins, ni oliviers, & ne produit des légumes qu'à force de travail, mais elle a des cantons qui rapportent beaucoup de seigle, & de beau froment.

J'observerai, pour bien des lecteurs que la *Prusse*, que l'on nomme *Prussa*

(*) *Pline* rapporte que la moindre figure d'ambre étoit autrefois plus estimée, que l'homme du plus grand prix, & le plus fort.

Royale, pour ne la pas confondre avec la *Polonoiſe*, n'eſt qu'une foible partie des Etats du Roi: qui ſeroient très-conſidérables s'ils étoient moins diviſés. L'Electorat de *Brandebourg*, qui appartient à ce Prince, eſt aſſez étendu: on le diviſe en pluſieurs Provinces; la Ville de *Berlin*, qui en eſt la Capitale, eſt ſituée dans la *Nouvelle-Marche*. Cette Province eſt arroſée par pluſieurs belles rivières; les terres de *Brandebourg* ſont agréables & très-fertiles juſqu'à *Thorn*, mais celles des environs de *Berlin* ſont arides & ſablonneuſes. Le Roi a dans l'*Allemagne* quelques Principautés; celles de *Halberſtadt* & de *Minden*, le Duché de *Cléves*, les Comtés de la *Mark*, de *Ravensberg*, & autres. Il poſſéde auſſi une partie de la *Baſſe-Luſace*. J'ai déja parlé de la *Siléſie* qui eſt la plus étenduë de ſes Provinces.

Mr. *Schaap*, après avoir fait charger toutes ſes marchandiſes ſur un vaiſſeau prêt

prêt à partir, nous fit embarquer pour *Hambourg*. Je quittai ſans regret cette terre, où je m'étois promis un ſort ſi heureux, & ſur laquelle je n'avois éprouvé que peines, & qu'agitations. Hélas! je devois encore eſſuïer bien d'autres malheurs! Après un aſſez long trajet nous arrivames à *Hambourg*. Patrie de mon nouveau bienfaiteur; en entrant chez lui je vis combien l'opulence ſe cachent ſouvent ſous les dehors de la ſimplicité. Des magaſins immenſes & bien remplis, annonçoient l'étenduë de ſon commerce, & ſembloient me préſager l'aiſance & le repos! c'étoit un ſerpent qui ſe cachoit ſous des fleurs! j'avois ſurpris pluſieurs fois Mr. *Schaap* triſte & penſif conſidérer mon épouſe, lever les yeux au Ciel, & ſoupirer. Eloigné de ce ſoupçon affreux, qui verſe ſur l'himen le poiſon qui en détruit les charmes, j'imaginois que ce Négociant, touché de nos peines,

plaignoit cette femme ſi digne d'être heureuſe, & je l'en reſpectois davantage. Tranquille & plain de confiance, je parcourois avec plaiſir la Ville commerçante & tumultueuſe que nous habitions.

Hambourg eſt une Ville Anſéatique, ſous la protection de l'Empire: ſon Commerce eſt le plus floriſſant de toutes les Villes de l'*Allemagne:* ſes habitans, qu'on évalue au nombre de quatre cent mille, ſont gouvernés par des Magiſtrats dont le pouvoir eſt limité par un Conſeil de Deux-cent, qui deffend les intérêts du peuple, & conſerve ſes droits. On n'y voit point ces bâtimens ſuperbes qui s'élévent à l'ombre du repas, & dans le ſein du luxe. Tout y peint l'empreſſement intéreſſé du Marchand: ſon avidité active entretient un bruit continuel: la nuit même il n'eſt pas permis à l'étranger de repoſer; des ſons aigus, des cornets qui ſe font en-

tendre à toutes les heures, interrompent ſon ſommeil à chaque inſtant.

Le *Lutheraniſme* eſt la Religion dominante à *Hambourg*. Par une ſuite de cet eſprit d'intolérance ſi ordinaire aux différentes Sectes, les *Luthériens* empêchent les *Calviniſtes* d'établir des Temples dans la Ville, les forçent d'aller à *Altena* (*) ſuivre l'exercice de leur Religion, & leur refuſent la ſépulture. Cette République ſeroit bien plus riche ſi l'intérêt ne conduiſoit pas ſouvent à ſes portes une Armée, à laquelle elle ne peut faire rebrouſſer chemin qu'en offrant au Prince, qu'elle a le malheur d'avoir pour voiſin, l'argent qu'il lui demande. L'Empereur, ſous la protection duquel elle eſt, la lui fait payer quelquefois. Dans la dernière guerre, elle a fourni au Roi de *Pruſſe* des ſom-

(*) C'eſt une petite Ville qui appartient au Roi de *Dannemarc*, & qui eſt à un quart de lieuë de *Hambourg*.

mes considérables. Environée de Puissances auxquelles elle n'est pas en état de résister, elle éprouve souvent qu'il est malheureux de ne pouvoir leur opposer que la justice.

La Ville n'est pas bien bâtie, mais ses dehors sont charmans; les Négocians ont des maisons, des jardins, où ils vont se délasser de leurs travaux.

Quand j'avois employé la plus grande partie de la journée aux affaires de Mr. *Schaap*, j'allois dans sa petite maison: seul, & tranquille, je m'occupois de mon bonheur: en le comparant à mes peines, à mes inquiétudes passées, je le trouvois bien doux: si mon Epouse m'accompagnoit, les allées que j'avois parcourues seul avec plaisir, me paroissoient encore plus délicieuses: sa présence les embellissoit; l'air que je respirois me sembloit plus pur, & plus suave. Hélas! ces heureux momens furent bien courts! plein de reconnois-

fance pour Mr. *Sthaap*, je redoublois de ſoins & d'attentions pour ſes intérêts; je ne prévoyois pas alors que la main bienfaiſante, qui m'avoit arraché du centre de la douleur, raméneroit ſur mes jours l'amertume & le déſeſpoir. Un jour que, de deſſus une petite élévation, je contemplois avec raviſſement une ſuite immenſe de jardins, dont la varieté & l'étenduë formoient le ſpectacle le plus intéreſſant, je détournai les yeux, & les arretai ſur le chemin qui conduit à la Ville: je vis de loin une femme qui couroit avec peine, & ſe preſſoit d'arriver où j'étois; je ne pouvois encore démêler ſes traits; l'inſtant d'après je crus reconnoître. . . . . Hélas! oui, c'étoit elle, c'étoit mon épouſe en pleurs! je volai au devant d'elle; elle léva ſur moi ſes yeux baignés de larmes, me tendit les bras, & s'évanouit à mes genoux: déchiré par le plus cruel

le inquiétude, je l'appellai de noms les plus tendres, je fis mille efforts pour la faire revenir; un mouvement convulsif agitoit tous ſes membres: je la conjurai de m'apprendre le ſujet de ſa douleur; elle preſſa ſa tête contre mon ſein en prononçant d'une voix éteinte: ah! ce Monſieur; ... cet horrible Monſieur... la parole expiroit ſur ſes levres: enfin ſes forces revinrent, & j'appris que Mr. *Schaap* avoit conçu pour elle un amour, dont le feu criminel avoit été irrité par la ſageſſe de cette fidèle épouſe, qu'il avoit oſé.... furieux, je courus chez lui; je le trouvai pâle & tremblant; je lui reprochai ſa perfidie: c'étoit donc, lui dis-je, d'une voix oppreſſée par la colére; c'étoit pour me couvrir d'infamie que tu m'invitois à venir dans ta maiſon? homme dur & féroce; tu as voulu arracher au malheureux, qui a verſé ſes peines dans ton ſein, le ſeul bien qui lui reſte; je mépriſe tes bienfaits,

tu és indigne d'obliger: je le quittai ſur le champ, & fis porter le peu d'effets que j'avois dans le vaiſſeau ſur lequel je m'embarquai avec mon Epouſe pour revenir dans ma Patrie. Hélas! la fortune .... mais je ne me ſuis propoſé d'écrire, que ce qui peut intéreſſer les hommes.

FIN.